

MERCURE

DE FRANCE

DÉDIÉ AU ROI,

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES,

C O N T E N A N T

Le Journal Politique des principaux événemens de toutes les Cours ; les Pièces fugitives nouvelles en vers & en prose ; l'Annonce & l'Analyse des Ouvrages nouveaux ; les Inventions & Découvertes dans les Sciences & les Arts ; les Spectacles ; les Causes célèbres ; les Académies de Paris & des Provinces ; la Notice des Édits , Arrêts ; les Avis particuliers , &c. &c.

25 Avril 1779.



A P A R I S ,

Chez PANCKOUCKE, Hôtel de Thou,
rue des Poitevins.

Avec Approbation & Brevet du Roi.

T A B L E.

P IÈCES FUGITIVES.	<i>Comédie Française</i>	303
Épître à M. le Comte de Tressan, 243	ACADÉMIES.	
Vers à Mlle Sainval l'aî- née, 244	— Des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris,	308
— A M. d'Orsonville, Comédien Italien ordi- naire du Roi, 246	VARIÉTÉS.	
Amusemens Etymologi- ques, 248	Aux Auteurs du <i>Mercury</i> ,	310
Vers pour le Portrait de M. le Marquis de Val- lée, 254	Annonces Littéraires,	311
Enigme & Logogryp. 255	JOURNAL POLITIQUE.	
NOUVELLES	Constantinople, 313	
LITTÉRAIRES.	Stockholm, 314	
Œuvres de M. de la Har- pe, 257	Varsovie, 315	
Le Chevalier François à Turin, 279	Vienne, 317	
SPECTACLES.	Hambourg, 318	
Académie Royale de Mu- sique, 290	Ratisbonne, 321	
	Livourne, 323	
	Londres, 325	
	États-Unis de l'Amériq. Septent. 336	
	Versailles, 340	
	Paris, 341	
	Bruxelles, 354	

A P P R O B A T I O N.

J'A I lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le *Mercury de France*, pour le 25 Avril. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 24 Avril 1779. DE SANCY.

De l'Imprimerie de MICHEL LAMBERT,
rue de la Harpe, près Saint-Côme.



MERCURE
DE FRANCE.

25 Avril 1779.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

ÉPITRE à M. le Comte DE TRESSAN.

LA Cour a pour vous peu d'appas ;
De bon cœur je vous félicite
De n'avoir plus aucun tracas ;
Car lorsque notre âme s'agite ,
On languit & l'on ne vit pas.
Évitez tous les embarras ,

Lij

Sur-tout l'ennuyeuse visite
 Des bigots, des fots & des fats.
 C'est dans le lieu le plus champêtre
 Que chaque jour on voit renaître
 Les ris, les jeux, la volupté;
 L'ennui cruel n'ose paroître.
 Où se trouve la liberté.

La grandeur ne fait point notre félicité;
 Le bonheur élève notre être,
 Et le plaisir jamais ne suit la vanité,
 Passez des jours dignes d'envie
 Dans votre agréable séjour;
 Qu'Apollon, l'Hymen & l'Amour
 De fleurs parsèment votre vie,

(Par M. de Chenevières.)

V E R S

A Mademoiselle SAINVAL l'aînée,

ATORT j'avois cru notre Scène
 En proie au plus affreux péril,
 Alors que je vis Melpomène
 Perdre Clairon & Dumefnil.
 Tu parois, Actrice étonnante,
 Jeune Sainval, de nouveaux pleurs,
 Aux accens de ta voix touchante,
 Coulent encor du fond des cœurs.

Tu les échauffes de ta flamme ,
Et les fais mouvoir à ton gré ;
Le Stoïque même , en son ame ,
De ta chaleur sent le degré :
Ses larmes réparent l'injure
Qu'il faisoit à ton art divin ,
Et le plaisir dont il murmure
Rend ton triomphe plus certain .
Quel prestige , ou quelle magie !
Pourquoi tes talens enchanteurs ,
Dans cette image de la vie ,
Ont-ils des succès si flatteurs ?
C'est que tu connois la Nature ,
Et la prends pour unique loi :
Elle brille en toi toujours pure ,
Toujours aimable comme toi .
Sainval , ô combien je t'admire !
Comme j'ai frémi des douleurs ,
Que , sous le tendre nom d'Alzire ,
Tu peins aux yeux des Spectateurs !
Oui , Melpomène qui t'inspire ,
T'apprit les secrets de son Art :
Elle te cède son empire ,
Et dans tes mains met son poignard .
C'est ainsi que , (dans cet ouvrage
Où , célébrant d'heureux talens ,
La Harpe paye un digne hommage
Au Sophocle de notre temps)

J'aime à te voir sur ce Théâtre,
 Où tout Paris court t'admirer,
 Où tout mortel est idolâtre,
 Si c'est l'être de t'adorer.

Muse charmante, tes rivales
 Briguent en vain le même honneur.
 Non, tu n'auras jamais d'égales
 Sur la Scène ni dans mon cœur.

(Par M. Guédon de Berchère.)

A M. D'ORSONVILLE, Comédien Italien
 ordinaire du Roi.

ENFIN, sur ce charmant Théâtre,
 Temple de la frivolité,
 Où le François qui l'idolâtre
 Par besoin cherche la gaité,
 A ce Spectacle où l'harmonie
 Semble avoir fixé son séjour,
 Et dans des sons pleins de génie,
 Ne travailler que pour l'Amour :
 Aux Italiens, pour tout dire,
 En dépit des rivaux jaloux,
 D'Orsonville, on vient de t'élire !
 Tes talens, par un prix si doux,
 Obtiennent donc la récompense
 Que mon cœur aimoit à prévoir !
 On les voit trop souvent en France

N'éprouver que le désespoir
D'être pesés dans la balance
De la fortune & du pouvoir.
Pour toi, qui sans art & sans brigue,
Dédaignas toujours les tyrans,
Chez qu'ils bassesse & l'intrigue
Sont le seul type des talens ;
Ami, je louois ton courage
Quand une juste ambition
T'inspiroit de venger l'outrage
En abjurant ta Nation ;
Mais Apollon lui fut propice.
Ce Dieu, des François si chéri,
Leur apprit à rendre justice
A son aimable favori.
Grâces à lui, ta voix brillante
Fera l'ornement de Paris
Que depuis deux ans elle enchante ;
Et par fois, délassant Louis
Des soins dont notre amour se vante,
Embellira d'un doux souris
Les traits d'une Reine charmante.
Vois, ami, quel est ton bonheur ;
Savoures-en bien l'étendue :
L'Univers, ainsi que mon cœur,
T'envie une si belle vue.
Les Arts lui doivent leurs succès :
Mérite un regard d'Antoinette

Et ta réussite est complete :

Seule elle vaut tous les François.

(Par le même.)

AMUSEMENS ÉTYMOLOGIQUES.

A MONSIEUR ***.

MONSIEUR, je suis dans une de ces Sociétés qui aiment à rendre leurs amusemens utiles & instructifs. Elle a joué long-temps *aux proverbes*, & après les avoir en quelque sorte épuisés, nous jouons présentement *aux étymologies*, recherchant sur-tout celles qui sont les plus remarquables & les plus naturelles. Nous interrogeons les mots, nous voulons favoir d'où ils viennent & où ils vont. C'est peut-être le moyen de connoître le sens précis des termes d'une langue, & d'en pénétrer le génie. Je puis vous communiquer quelques-unes de ces étymologies, qui sont la plupart nouvelles, & qui ne se trouvent point dans le Dictionnaire de Ménage ni dans d'autres Livres. Je vous en envoie un essai; s'il vous plaît, ou s'il vous intéresse, je pourrai continuer, d'autant plus facilement, qu'un homme de qualité, connu par sa vaste érudition, par l'agrément de son esprit, & par ses richesses littéraires, a bien voulu me donner ce qu'il appelle ses *amusemens étymologiques*, & que j'ai d'ailleurs

beaucoup d'étymologies nouvelles de la main du célèbre Astruc. C'est ce qui me mettra en fonds envers ma Société & envers vous. Voici les mots qui ont été discutés dans la première séance de mes amis, & dont nous avons adopté les étymologies.

ACARIATRE. Jacques Sylvius & Nicot dérivent ce mot de Saint-Acaire, qu'on appelle en latin *Acarius*, & que l'on invoquoit autrefois pour les personnes aigres & querelleuses, sur-tout les femmes, dans l'espérance de calmer leurs humeurs & d'adoucir leur caractère incommode & insupportable à leur famille. Il est apparent que pour obtenir leur guérison on s'adressoit à ce Saint, à cause de la conformité du mot Acariâtre avec celui d'*Acarius*. C'est ainsi qu'on s'est adressé à Saint-Mathurin, pour guérir les fous qu'on appelloit *mats*, & qu'on appelle encore *matti* en Italien; à Saint-Eutrope, que le petit peuple appelle *Itrope*, pour les hydropiques; à Saint-Avertin, pour les vertigineux qu'on nommoit autrefois *Avertineux*; à Saint-Mammès, pour les maux de mamelles; à Saint-Clou, pour les clous; à Saint-Main, pour la galle aux mains; à Sainte-Reine, pour la rogne: on prononçoit anciennement *Sainte-Roigne*; à Saint-Genou, pour la goutte au genou; à Saint-Aignan, pour la teigne; à Saint-Clair & à Sainte-Luce, pour le mal des yeux; à Saint-Ouen, pour la surdité; à Saint-Fenin,

(c'est ainsi que les payfans de Normandie appellent Saint-Félix) pour ceux qui sont en chartre, qu'on nomme *Fénez*; à Saint-Atourni, qui est Saint-Saturnin, pour ceux à qui la tête tourne; à Saint-Prix, pour les *entrepris* ou paralytiques; à Saint-Fiacre, pour la guérison du *fic*, espèce de tumeur; on envoyoit par la même raison les enfans qui étoient en chartre, aux Chartreux & à Saint-Denis-de-la-Chartre. Par la même conformité de nom, on a eu recours pour les choses égarées qu'on nomme *épaves*, à Saint-Antoine-de-Padoue, parce qu'en ancien langage Italien on appelloit *Pava* la ville de Padoue, dans laquelle repose & est très-révééré le corps de Saint-Antoine, dit de Padoue ou de Pade, quoiqu'il soit né à Lisbonne en Portugal.

AMELETTE OU OMELETTE, suivant Ménage, se disent indifféremment. Or, telle est vraisemblablement l'étymologie de ce mot. Les Italiens appellent *anima* la semence des fruits, & ils nomment *animelle*, c'est-à-dire, petites ames, certaines béatilles, comme les extrémités d'animaux dont on fait ordinairement des fricassées. Nous disions de même autrefois l'*ame* d'un fagot pour dire le dedans d'un fagot; & Plaute a appelé l'ame des puits, l'eau qui est dans un puits. Or, comme une amelette ou omelette n'est autre chose qu'une fricassée d'œufs, d'*animaletta*, diminutif d'*anima*, nous avons dit *amelette* pour signifier une fricassée; car amelette

parmi nous veut dire petite ame, qui est un mot qu'on trouve dans Ronfard. Ménage dit qu'à la Cour on dit plus communement *omelette*; & que c'est ainsi que parlent les Célestins, renommés pour leur talent à faire de ces sortes de fricassées.

ASSIETTES. Les assiettes qu'on range autour d'une table sont ainsi appelées, parce qu'elles marquent les places de ceux qui s'y doivent asseoir, que les anciens François appeloient *assiettes*.

BADAUT, niais qui s'amuse de tout. On trouve dans le Dictionnaire de l'Academie: *c'est un vrai badaut de Paris*. Le Père Labbe dit qu'on doute si c'est pour avoir été battus au dos par les Normands, ou pour avoir bien battu & frotté leur dos, ou si c'est de l'ancienne porte *Baudaye* ou *Badaye*, qu'on appelle les Parisiens *badauts de Paris*. Ces trois étymologies nous semblent ridicules. Badaut est proprement un homme qui, comme on parle de ceux élevés dans un navire, n'a jamais rien vu que par un trou. Tel est un Parisien par rapport au bateau qui fait les armoiries de Paris. Rabelais dit, L. 5, C. 1, que Platon comparoit les niais & les ignorans à des gens nourris dans les navires, d'où, comme si l'on étoit enfermé dans un baril, on ne voit le monde que par un trou. De ce nombre sont les badauts de Paris en *Badaudois*, par rapport à la Cité

de Paris, laquelle étant dans une Ile de la figure d'un bateau, a donné lieu aux habitans de prendre une nef pour armoiries de leur ville. Comme ils ne quittent pas légèrement leurs foyers, rien de plus naturel que le sobriquet de *badauts* qu'on leur a donné par allusion au bateau des armoiries de Paris.

AFFABLE; dans la signification d'une personne d'un accès facile, & à qui l'on peut parler sans peine, vient d'*adfabilis*, de la racine *fari*, *for*.

AIR. Dans ces phrases, *il a l'air d'un honnête homme*, *il a bon air* & semblables, peut être dérivé d'*area*, *aire*, ou *surface*. *Il a la surface ou l'apparence d'un honnête homme*; *il a bonne apparence*. *Aire* des oiseaux de rapine vient certainement d'*area*.

ALCOVE, en Arabe *Alcoba*. Les Arabes ont sans doute pris ce mot des Espagnols, qui disoient *cuba* de *cubare* coucher; & ils n'ont fait qu'ajouter leur article *al* pour former *alcoba*, qui signifie chez eux une espèce de niche où ils couchent.

AMADOU, espèce de champignon longtemps froissé entre les mains pour le rendre souple, spongieux, & susceptible de l'impression de la moindre bluette. Ce mot vient du latin *manus*, & l'on a dit *admanutum*

pour signifier *manié*, on a fait de-là *admatum*, d'où est venu le mot *amadou*: le verbe *amadouer*, pour dire *flatter*, sort de la même racine.

ACCABLER. Ce mot vient de *cabulus*, espèce de machine qui jetoit de grosses pierres. Delà le verbe *adcapulare*, accabler, pour dire écraser sous les pierres jetées avec cette machine.

ANGOISSE (Poires d'). Ce nom n'a pas été donné à ces poires par rapport à leur mauvais goût, car elles sont assez bonnes dans leur maturité; mais à cause d'une petite machine qui leur ressemble, & que les voleurs mettoient dans la bouche de ceux qu'ils vouloient dépouiller, pour les empêcher de crier. Un certain Gaucher, Capitaine, servant du temps de la Ligue dans le parti Espagnol au pays de Luxembourg, fut l'inventeur de cette machine.



V E R S

*Pour mettre au bas du Portrait de M. le
Marquis DE VALLÉE, Colonel-Com-
mandant de la Légion de Nassau.*

SUR les pas d'un Héros il court à la victoire,
Et quitte de Paris les charmantes erreurs ;
Il va graver son nom au Temple de Mémoire,
Et laisse des regrets au fond de tous les cœurs.

(Par M. de Laus.)

*Explication de l'Énigme & du Logogryphe
du Mercure précédent.*

LE mot de l'Énigme est la *Paire de Sabots* ;
celui du Logogryphe est *Avis*, où se trouvent
vis, *visa*, & la particule *si*.



É N I G M E.

A M I Lecteur, en mille endroits divers
 Nous habitons, même sous les chaumières.
 Au même lieu nous sommes plusieurs frères,
 Souvent tournés de même, & de même couverts.
 Chez les uns nous brillons de pourpre & de dorure;
 Chez d'autres nous portons une simple parure.
 Nous figurons au Louvre, au Théâtre, à la Cour.
 Nous sommes bien souvent des confidens d'amour.
 Tantôt rangés sans goût & tantôt à la ronde,
 Nous présentons un pied droit ou tortu,
 Et nous tendons les bras à tout le monde.

(Par A. Desperrières, âgé de 16 ans.)

L O G O G R Y P H E.

A M A N T S infortunés, que d'inutiles larmes
 N'ai-je pas fait couler de vos yeux attendris !
 Et vous, heureux mortels, dont le sort plein de
 charmes
 Ne fut jamais troublé par de tristes ennuis,
 Au moins près du tombeau vous pourrez me connoître,
 Lecteur, en ce moment, en ce moment peut-être,
 Je cause à votre cœur un tourment odieux.
 Après un tel début, votre esprit curieux
 Se met à la torture, il médite, il combine;

Pour favoir qui je suis, que ne feroit-t'il pas?

Il faut pourtant le tirer d'embaras,
 En offrant des moyens pour que l'on me devine.
 Renversant mes neuf pieds, & sachant faire un choix,
 L'on trouve dans mon tout un signe d'allégresse;
 Ce vif emportement dont rougit la sagesse;
 Un titre très-ancien qu'on ne donne qu'aux Rois;
 Ce que l'on craint le plus dans une maladie;
 Un voile, qui souvent cache la perfidie;
 Ce mortel, qui trop haut s'éleva vers les cieus;
 Du cruel Polyphème un rival malheureux;
 Un brillant météore; un très-bon stomachique;
 Un élément léger; trois notes de musique;
 Enfin, près de Bélac un aimable séjour,
 Où toutes les vertus s'exercent chaque jour;
 La paix dans cet asyle est sans aucun nuage,
 L'on y goûte toujours les biens du premier âge:
 Les plaisirs innocens, la douce égalité,
 L'amitié réciproque & la sincérité
 Forment de ces beaux lieux le riant apanage;
 L'on y fait ce qu'on veut, c'est un point convenu:
 Ainsi, mon tout, Lecteur, n'y peut être connu.

(Par Mlle D. M. . . sortie de S. Cyr.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ŒUVRES DE M. DE LA HARPE, de l'Académie Française, VI vol. in-8°. A Paris, chez Pissot, Libraire, Quai des Augustins.

JUSQU'ICI la plupart des Journalistes ont présenté les Œuvres de M. de la Harpe comme ils voudroient qu'elles fussent : essayons enfin de les montrer telles qu'elles sont. Le premier volume renferme la Tragédie de *Warvic*, *Mélanie*, *Barnevel*, un *Essai sur les trois Tragiques Grecs*, & des observations sur *Shakespéar*. Le second offre plusieurs *Discours en vers*, des *Odes*, des *Héroïdes*, des *Épîtres* & des *Lettres à l'Impératrice de Russie*, au *Roi de Prusse*, à *M. de Voltaire*, &c. des *Vers sur divers sujets*, *l'Ombre de Duclos*, des Traductions d'*Horace*, de *Tibulle*, de *Lucain*, &c. Dans le troisième se trouvent les *Éloges de Charles V*, de *Fénélon*, de *Catinat*, couronnés par l'Académie Française, ceux de *Racine* & de *La Fontaine*, & des *Réflexions critiques sur les Romans*. Dans le quatrième, un *Discours sur les malheurs de la Guerre*, aussi couronné par l'Académie Française; un

Dialogue entre Alexandre & un Solitaire du Caucase ; la Traduction d'une Lettre de Brutus à Cicéron , Lettre qui est regardée comme un des plus précieux monumens de l'ancienne Littérature , & comme un chef-d'œuvre de l'éloquence & de l'épanchement d'une ame républicaine ; des Fragmens sur les Historiens Latins & sur les douze premiers Césars ; des Observations sur la Musique Théâtrale , sur la Poésie lyrique chez les anciens & chez les modernes , d'autres sur la langue Françoisse , comparée aux langues Grecque & Romaine ; un Eloge de le Kain , & quelques autres ouvrages historiques & littéraires. Les deux derniers volumes contiennent des analyses & des observations critiques sur la plupart des ouvrages qui ont paru depuis douze à quinze ans. Cette partie n'est pas moins intéressante que les premières ; car , outre le mérite de l'analyse & de la comparaison des morceaux imités , elle offre en même-temps un recueil de ce qu'il y a de louable dans des productions qui méritoient à peine d'être lues dans leur nouveauté. Quoi qu'on en ait dit , on reconnoitra que l'Auteur n'a été ni bas adulateur pour ses amis , ni censeur injuste envers ses ennemis ; que jamais il n'a fait la satyre d'un bon ouvrage , ni l'apologie d'un mauvais ; & que par-tout les vrais talens y sont défendus avec le courage de la justice , & leurs détracteurs confondus , non par des in-

juries & des calomnies, mais par des raisons & par des faits.

Telle est la méthode qu'il a toujours suivie pour faire connoître les ouvrages des autres; ce n'est pas ainsi qu'on a rendu compte des siens. Défigurer les idées & les phrases d'un Auteur, mutiler sa prose & ses vers, envenimer ses jugemens & même ses intentions, choisir ce qu'il y a de foible dans six volumes, en composer des rapprochemens insidieux, & les renforcer encore de tous les commentaires dont peut s'armer la haine quand elle ne fait plus rougir: voilà les moyens qu'on a mis en œuvre pour démontrer qu'un Écrivain, huit fois couronné par l'Académie Française, & devenu Membre de ce Corps par son seul mérite littéraire, n'a ni principes de littérature, ni goût, ni tact, ni oreille; se trouve absolument dénué de mouvemens, de sensibilité, d'imagination, & peut tout au plus s'enorgueillir de quelques foibles réminiscences. Nous nous bornerons au simple extrait des Ouvrages de M. de la Harpe, qui n'avoient pas encore été imprimés: *l'Essai sur les trois Tragiques Grecs, la Traduction de deux Chants de la Pharsale, le Discours sur les Préjugés Littéraires, les Observations sur les Romains, le Drame de Barnevel, & la Dissertation savante & lumineuse qui le précède, l'Ombre de Duclos, l'Épître sur le Luxe, l'Épître au Tasse, les Discours en vers, &c.* doivent intéresser ceux qui recherchent la belle littérature, &

qui aiment encore à retrouver dans les Traductions un caractère antique ; dans la poésie , du naturel & du bon sens ; dans la prose , de la vigueur & de la dignité ; dans l'une & l'autre , une élocution pure , élégante , harmonieuse ; de l'esprit , sans antithèses ; de l'élevation , sans enflure ; du savoir , sans aridité ; un ton & des ornemens toujours assortis à leur sujet.

Dans l'Ouvrage sur les *trois Tragiques Grecs* , M. de la Harpe rectifie d'abord quelques erreurs du P. Brumoy , relativement à l'un des principaux ressorts de la Tragédie. *La pitié* n'est point , comme il l'avance , *une passion dangereuse qui glace éternellement les hommes* : ce sentiment au contraire ouvre nos cœurs à toutes les impressions qui nous portent à aimer & à secourir nos semblables. M. de la Harpe fait voir ensuite que le même Auteur a mal saisi les caractères distinctifs de la Tragédie ancienne à l'égard des usages , des mœurs & de la religion.

« Brumoy a oublié qu'il n'y a plus aujourd'hui ni de Dieux oppresseurs , ni d'oracles funestes , ni de crimes nécessaires ordonnés par le Ciel ; qu'ainsi la Tragédie , loin de nous endurcir contre les infortunes d'autrui , nous attendrit sans danger.

» Il n'est plus question de *guérir la pitié par la pitié* , mais de toucher notre ame de compassion pour le malheur , de la soulever d'indignation contre le crime , de la transporter d'admiration pour la vertu ,

» d'y graver de grandes & utiles vérités avec
 » le burin de la Poésie ».

« Les grands exemples de la fatalité, les vengeances célestes, l'abaissement de la puissance, l'excès des misères humaines, voilà les seuls pivots sur lesquels rouloit la Tragédie antique. La nôtre s'est d'abord établie sur les mêmes fondemens; mais nous avons donné en même-temps à l'art dramatique un ressort puissant & nouveau dans la peinture des passions.... Le spectacle des passions malheureuses est plus fort, plus varié, plus universel que celui qui naît des infortunes inévitables & extraordinaires, qui ne peuvent tomber que sur un petit nombre d'hommes ».

Après avoir montré que nos grands Poètes Tragiques approfondissent davantage les sentimens de la Nature, qu'ils s'enfoncent plus avant dans une situation théâtrale, qu'ils savent mieux varier & fortifier les émotions, M. de la Harpe ajoute: « Gardons-nous de croire que les anciens ne peuvent plus rien nous enseigner. Ils ont saisi la Nature dans ses premiers traits. Étudions chez eux cette vérité précieuse, le fondement de tous les arts d'imitation, & que nos progrès mêmes tendent à nous faire perdre de vue. La simplicité des anciens peut instruire notre luxe; car ce mot convient à nos Tragédies, que nous avons quelquefois un peu trop ornées. « Rempli d'admiration pour ces modèles, l'Auteur en découvre à chaque pas les

beautés & les secrets, & répète qu'on ne *sau-
roit trop les étudier ni trop les admirer*. Mais,
où les étudiera-t'on? Sera-ce dans leur lan-
gue? Elle est absolument étrangère au plus
grand nombre de nos Écrivains drama-
tiques. Sera-ce dans des traductions? Rien
n'est plus difficile que de les traduire, &
sur-tout en vers ». La différence de leur
langue en a mis une grande entre leur dia-
logue & le nôtre. Chez eux les détails de la
vie commune & de la conversation fami-
lière n'étoient point exclus de la langue poé-
tique; aucun mot n'étoit bas & trivial par
lui-même; ce qui tenoit en partie à la con-
stitution républicaine, au grand rôle que
jouoit le peuple dans le Gouvernement, &
à son commerce intime avec les Orateurs....
Le terme le plus commun pouvoit entrer
dans le vers le plus pompeux & dans la figure
la plus hardie. Parmi nous, au contraire, le
Poète ne jouit guères que d'un tiers de l'idiôme
national; le reste lui est interdit comme in-
digne de la Poésie.... Il est donc très-diffi-
cile d'introduire sur le théâtre, des person-
nages qui conversent, en se défendant une
grande partie des termes de la conversa-
tion ».

Malgré ces difficultés presque insurmon-
tables, M. de la Harpe essaye de transporter
dans notre langue les plus belles Scènes d'Eu-
ripide, de Sophocle & d'Eschile. Ce der-
nier, dans la Pièce des *sept Chefs devant
Thèbes*, se livre à des descriptions que ré-

prouve le théâtre moderne , mais qui sont du ton le plus magnifique; on croit entendre le chantre d'Achille ou d'Énée. Le Traducteur rend ainsi le portrait d'Étéocle.

LE terrible Tydée , aux bords de l'Isménus ,
Menace en frémissant la porte de Prétus.
Le fleuve vainement s'oppose à son passage ;
Vainement le Devin , que trouble un noir présage ,
Veut arrêter ses pas en attestant les Dieux :
Le Guerrier , tel qu'on voit un serpent furieux ,
Dont les feux du midi , sur un brûlant rivage ,
Embrâsent les poisons & réveillent la rage ;
Le Guerrier , du Devin accusé la frayeur ;
Il méprise un augure , il insulte à la peur ;
Il agite en parlant trois aigrettes flottantes ,
De son casque d'airain parures menaçantes ,
Frappe & fait retentir son vaste bouclier ,
Industrieux ouvrage , où brille sur l'acier
Cet astre , œil de la nuit , décrivant sa carrière
Dans des cieus étoilés que remplit sa lumière.
Ainsi marche au combat ce Guerrier orgueilleux :
Une lance à la main & le feu dans les yeux ,
Il appelle à grands cris la guerre & le carnage ;
Semblable au fier coursier , qui , bouillant de courage ,
Du clairon belliqueux entend les sons perçans ,
Et répond à ce bruit par des hennissemens.

Les trois peintures suivantes ont le même caractère :

A LA porte d'Électre, aux assauts destinée,
 S'élève, comme un roc, l'énorme Capanée.
 Et que puissent les cieus, prompts à nous exaucer,
 Détourner les malheurs qu'il nous ose annoncer !
 Nul mortel ne sauroit égaler sa stature ;
 Audacieux géant qu'agrandit son armure,
 Il jure que nos tours tomberont sous son bras,
 Que les Dieux conjurés ne nous sauveroient pas.
 D'une voix sacrilège il défie, il blasphème
 L'Olympe, le Destin, & Jupiter lui-même.
 Il ose se vanter qu'en vain ce Dieu jaloux
 Armeroit contre lui son foudroyant courroux.
 Pour lui, tout ce fracas qui fait trembler la terre,
 N'est rien que du midi la vapeur passagère.
 Pour jeter plus d'effroi, son bouclier d'airain
 Présente un homme nud, la torche dans la main,
 Et ces sinistres mots : *J'embraseraï la ville.*
 Contre un tel ennemi vous sera-t'il facile
 De trouver un Thébain prêt à se mesurer ?
 Qui l'osera combattre ?

Aux remparts de Minerve Hippomédon s'avance ;
 Portant d'un bras nerveux un bouclier immense.
 Je l'ai vu, j'ai frémi. La main de l'artisan
 A gravé sur le fer un monstrueux Titan.
 Tyrphée, en rugissant, de sa bouche enflammée,
 Vomit de longs torrens d'une noire fumée.
 Des serpens à l'entour formant un cercle affreux,
 De leurs corps repliés entrelacent les nœuds.

Le

Le cri de ce guerrier inspire l'épouvante ,
Il a la voix , la marche & l'œil d'une Bacchante , &c.

MAIS plus loin , vers le Nord , au tombeau d'Am-
phion ,

Respirant le ravage & la destruction ,
Le jeune Parthénope impatient s'élançe.
Non moins présomptueux , il jure sur sa lance ,
Seule divinité qu'atteste sa fureur ,
Que malgré tous les Dieux son bras sera vainqueur.
Brillant fils d'une Nymphé & né sur les montagnes ,
Il quitta l'Arcadie & ses belles campagnes ,
Lorsqu'un premier duvet , fleur de la puberté ,
Ornoit à peine encor sa naissante beauté.
Mais né d'un sang divin , il n'est pas moins farouche ,
L'orgueil est dans ses yeux , l'insulte est dans sa
bouche ;

Et son armure même , outrageant nos remparts ,
Nous retrace le monstre , horreur de nos regards ,
Le Sphinx , de nos malheurs cette impure origine , &c.

La Tragédie de *Philoctète* , de Sophocle ,
qui n'offre que trois personnages , & dont
la Scène est dans un désert , paroît au Tra-
ducteur ce que le théâtre des anciens a pro-
duit de plus beau , de plus parfait , pour la
simplicité , pour l'intérêt , pour le style &
les caractères.

Dans la Tragédie d'*Electre* , du même Au-
teur , Chrysothémis , effrayée d'un songe
dont elle voudroit détourner les effets , vient au

25 Avril 1779.

M

tombeau d'Agamemnon, chargée des offrandes & des expiations de Clytemnestre ; elle rencontre Electre sur son passage, lui expose les terreurs de leur mère, & le dessein qui l'amène. Electre, saisie d'horreur, la conjure de se refuser à cet emploi.

AH ! ma sœur, loin de vous ce ministère impie ;
 Loin, loin de ce tombeau ces dons d'une ennemie.
 Voulez-vous violer tous les droits des humains ?
 Avez-vous pu charger vos innocentes mains
 Des coupables présens d'une main sanguinaire,
 Des présens qu'ont souillés le meurtre & l'adultère ?
 Voyez ce monument ; c'est à nous d'empêcher
 Que jamais rien d'impur ne puisse en approcher.
 Jetez, jetez, ma sœur, cette urne funéraire ;
 Ou bien, loin de ces lieux, cachez-la sous la terre ;
 Et pour l'en retirer, attendez que la mort
 De Clytemnestre un jour ait terminé le sort ;
 Alors reportez-la sur sa cendre infidelle :
 Allez, de tels présens ne sont faits que pour elle.
 Croyez-vous, s'il restoit dans le fond de son cœur,
 Après ses attentats, une ombre de pudeur ;
 Croyez-vous qu'aujourd'hui la fureur qui l'anime
 Vint jusques dans la tombe outrager sa victime,
 Insulter à ce point les mânes d'un héros,
 La majesté les morts & les Dieux des tombeaux ?
 Et de quel œil, ô ciel ! pensez-vous que mon père
 Puisse voir ces présens que l'on ose lui faire ?
 Ah ! n'est-ce pas ainsi, quand il fut massacré,

Qu'on plongea dans les eaux son corps défiguré,
 Comme si l'on eût pu, dans le sein des eaux pures,
 Laver en même-temps le crime & les blessures ?
 Les forfaits à ce prix seroient-ils effacés ?
 Ne le permettez-pas, Dieux qui les punissez !
 Et vous, ma sœur, & vous, n'en commettez point
 d'autres.

Prenez de mes cheveux, prenez aussi des vôtres ;
 Le désordre des miens atteste mes douleurs.
 Souvent ils ont servi pour essuyer mes pleurs.
 Il m'en reste bien peu ; mais prenez, il n'importe ;
 Il aimera ces dons que notre amour lui porte.
 Joignez-y ma ceinture, elle est sans ornement ;
 Elle peut honorer ce triste monument.
 Mon père le permet : il voit notre misère,
 Lui seul peut la finir, &c.

Sans nous arrêter sur les autres Scènes tra-
 duites du même Poëte, ni sur les observa-
 tions toujours instructives qui les accompa-
 gnent, nous nous bornerons à citer le dis-
 cours d'Hécube à Ulysse, tiré d'une Tragédie
 d'Euripide, discours qui réunit également à
 l'harmonie de la versification, la force, la
 noblesse, le coloris, la véhémence, tout ce
 qui peut faire aimer dans les beautés anti-
 ques, ce goût du simple & du vrai qu'on af-
 fecte de méconnoître dans ceux même qui
 le suivent & en approchent de plus près.
 Ulysse vient pour amener au supplice Poli-

M ij



xène, condamnée par les Grecs. Hécube lui parle ainsi :

SOUVIENS - TOI de ce jour , où d'une voix trem-
blante

Et pressant mes genoux d'une main suppliante ,
Pâle & défiguré par l'effroi de la mort ,
A ma seule pitié tu remettois ton sort.
Je reçus ta prière & j'épargnai ta vie ;
Je te fis échapper d'une terre ennemie.
Tu dois à mes bontés ce jour qui luit pour toi ;
Et tu peux à ce point être ingrat envers moi !
Ulysse outrage ainsi ma fortune abattue ;
S'il vit , c'est pour moi seul , & c'est lui qui me tue !
Il m'arrache ma fille ! ah , cruel ! & pourquoi ?
Quel Dieu vous a dicté cette exécration ?
Quel Dieu peut condamner une fille innocente ?
Si le Ciel a besoin d'une offrande sanglante ,
Vous a-t'il donc prescrit d'arroser ses autels ,
Non du sang des taureaux , mais du sang des mortels ?
Est-ce Achille aujourd'hui qui veut une victime ?
Si ses mânes vengeurs s'arment contre le crime ,
O Grecs ! sacrifiez à l'ombre d'un Héros
L'auteur de son trépas , l'auteur de tous nos maux ;
Sacrifiez Hélène , odieuse furie ,
Et non moins qu'aux Troyens , fatale à sa patrie.
Si d'une offrande illustre Achille est si flatté ,
S'il veut voir sur sa tombe immoler la beauté ,
Hélène , à qui les Dieux l'ont donnée en partage ,

Remporte encor sur nous ce funeste avantage.
 Hélène est plus coupable & plus belle à la fois.
 O vous , à qui j'adresse une débile voix ,
 Vous que j'ai vu jadis , dans un jour de détresse ,
 Prostrné devant moi , supplier ma vieillesse ,
 Que l'équité vous parle , & soit juge entre nous !
 Faites ici pour moi ce que j'ai fait pour vous.
 J'ai plaint votre infortune & vous voyez la nôtre ,
 Vous pressiez cette main , & je presse la vôtre.
 Hécube est à vos pieds : Hécube est mère. Hélas !
 Hélas ! n'arrachez point ma fille de mes bras ;
 Ne versez point son sang : c'est assez de carnage ;
 Mes revers sont affreux , ma fille les soulage ,
 Console mes vieux ans , adoucit mes douleurs ,
 Et me fait quelquefois oublier mes malheurs.
 Ah ! ne me l'ôtez pas , ne me privez point d'elle.
 La victoire jamais ne doit être cruelle.
 Quel vainqueur peut compter sur un bonheur cons-
 tant ?

Je suis des coups du sort un exemple éclatant.
 Je régnois , j'étois mère & je me crus heureuse.
 Ma fortune a passé comme une ombre trompeuse.
 Un jour a tout détruit , & je ne suis plus rien.
 Prenez pitié de moi , laissez-moi mon seul bien.
 Parlez à tous ces chefs , & que votre sagesse
 De tant de cruautés fasse rougir la Grèce.
 Les femmes , les enfans dans l'horreur des combats
 N'ont point été frappés du fer de vos soldats.

Est-ce au pied des autels que , souillant votre gloire ,

Vous répandrez le sang qu'épargna la victoire ?

Eh quoi ! pour des captifs defarmés & soumis

Serez-vous plus cruel que pour vos ennemis ?

Parlez , & révoquez l'arrêt de l'injustice :

La Grèce vous écoute & doit en croire Ulyffe.

M. de la Harpe ne borne pas ses efforts à nous rendre la Littérature Grecque plus familière & plus intéressante; il s'attache encore à transporter celle des Romains dans notre langue. On fait combien le grand Corneille estimoit l'Auteur de la Pharsale : ce Poëme étoit son Livre de prédilection ; il le relisoit avec enthousiasme , sans doute parce qu'il y trouvoit de magnifiques peintures analogues à son génie. Lucain s'élève en effet , comme l'Auteur du Cid , à la plus grande hauteur ; mais son vol est inégal , ses chûtes rapides & déplorables. L'éloquent Traducteur des Poëtes Grecs a entrepris de nous faire mieux connoître ce grand Peintre , qu'il ne l'étoit par la traduction de Brébœuf. On va juger lequel des deux a la touche la plus fière , le coloris le plus brillant , la marche la plus libre & la plus noble. Nous citerons de préférence la description des prodiges qui précédèrent la guerre civile.

LES Dieux mêmes, les Dieux qui pour mieux nous
punir,

Souvent à nos frayeurs découvrent l'avenir,

De prodiges sans nombre avoient rempli la terre ;
 Le désordre du monde annonçoit leur colère.
 Des astres inconnus éclairèrent la nuit ,
 Et dans un ciel serein la foudre retentit.
 Le soleil se cachant sous des vapeurs funèbres ,
 Fit craindre aux nations d'éternelles ténèbres.
 L'étoile aux longs cheveux , signal des grands revers ,
 En sillons enflammés courut au haut des airs.
 Phœbé pâlit soudain , & perdant sa lumière ,
 Couvrit son front d'argent de l'ombre de la terre.
 Vulcain frappant l'Etna de ses pesans marteaux ,
 Réveilla le Cyclope au fond de ses cachots.
 L'Etna s'ouvre & mugit ; de sa cîme béante
 Descend à flots épais une lave brûlante.
 L'Apennin rejeta de ses sommets tremblans
 Les glaçons sur sa tête amassés par les ans.
 L'aboyante Scylla , qui hurle sous les ondes ,
 Roula des flots de sang dans ses roches profondes.
 La Nature a changé sous le courroux des cieus ,
 Et la mère frémit de son fruit monstrueux.
 On entendoit gémir des urnes sépulcrales.
 Secouant dans ses mains deux torches infernales ,
 Le front ceint de serpens & l'œil armé d'éclairs ,
 De son haleine impure empoisonnant les airs ,
 Couroit autour des murs une affreuse Euménide :
 La terre s'ébranloit sous sa course rapide.
 Le Tybre sur ses bords voyoit de nos héros
 S'agiterà grand bruit les antiques tombeaux.

M iv

Jusques dans nos remparts des ombres s'avancèrent,
 Les mânes de Sylla dans les champs s'élevèrent,
 D'une voix lamentable annonçant le malheur.
 Du soc de la charrue, on dit qu'un Laboureur
 Entrouvrit une tombe, &, saisi d'épouvante,
 Vit Marius lever sa tête menaçante,
 Et, les cheveux épars, le front cicatrisé,
 S'asseoir pâle & sanglant sur son tombeau brisé.

Il seroit difficile de trouver dans nos meilleurs Écrivains un morceau de poésie descriptive mieux soutenu, plus pittoresque & plus harmonieux que celui-ci. L'on voit Marius & sa tombe entr'ouverte; on se croit poursuivi par l'Euménide autour de Rome. Nous citerons encore quelques autres morceaux, afin que les Lecteurs non-prévenus puissent juger si le Traducteur sait se plier aux différens tons du Poëte Latin.

Le premier trait partit de ta main forcenée;
 De Pharsale par toi commença la journée.
 Mille cris étancés suivent ce trait fatal,
 Et l'airain belliqueux donne enfin le signal.
 On l'entendit au loin sur les monts du Pangée,
 Sur la cîme d'Ossa, de neiges assiégée.
 L'Hémus le répéta dans ses sombres vallons,
 Pélion le redit dans ses antres profonds.
 Cet effroyable bruit, que l'écho multiplie,
 De rochers en rochers, remplit la Thessalie,
 Va jusques sur l'Olympe & vers ces noirs sommets,

Où la foudre des Dieux n'a retenti jamais,
 Redescend en grondant sur la rive infernale,
 Et revient plus affreux dans les champs de Pharfale.

Fatale Theffalie! ah! terre infortunée!

Quel crime as-tu commis? Quel Dieu t'a condamnée
 A servir de théâtre aux fureurs des Romains?

Deux fois, hélas! tu vis nos combats inhumains
 Ensanglanter tes champs & désoler tes villes.

Deux fois tu vis l'horreur de nos guerres civiles.

Ah! que jamais nocher accueilli dans tes ports,
 N'ose attacher son ancre à tes funestes bords!

Qu'il craigne, en abordant, de trouver sur tes rives
 Et des spectres errans, & des urnes plaintives!

Que jamais le pasteur n'aille avec ses troupeaux
 Profaner le gazon qui croît sur nos tombeaux!

Qu'au fond de tes vallons religieux & sombres,
 Couverts de monumens, habités par des ombres,

Jamais le Laboureur ne creuse des sillons,

Où du sang des Romains germeroient les moissons! &c.

On ne nous pardonneroit pas d'omettre
 ici les portraits de César & de Pompée, si
 célèbres dans la Pharfale. Ceux qui possèdent
 la langue de Lucain, jugeront si le Traduc-
 teur peut soutenir la comparaison avec son
 original.

Portraits de Pompée & de César.

POMPÉE avec chagrin voit ses travaux passés,
 Par de plus grands exploits, tout prêts d'être effacés.

M v

Par dix ans de combats, la Gaule assujétie,
 Semble faire oublier le vainqueur de l'Asie;
 Et des braves Gaulois le hardi conquérant,
 Pour la seconde place est désormais trop grand.
 De leurs prétentions la guerre enfin va naître;
 L'un ne veut point d'égal, & l'autre point de maître
 Le fer doit décider; & ces rivaux fameux
 D'un suffrage imposant s'autorisent tous deux.
 Les Dieux sont pour César, & Caton suit Pompée.
 L'un contre l'autre enfin, prêts à tirer l'épée,
 Dans le champ du combat ils n'entroient pas égaux.
 Pompée oublia trop la guerre & les travaux.
 La voix de ses flatteurs endormit sa vieillesse.
 De la faveur publique il savoura l'ivresse;
 Et livré tout entier aux vains amusemens,
 Aux jeux de son théâtre, aux applaudissemens,
 Il n'a plus les élans de cette ardeur guerrière,
 Ce besoin d'ajouter à sa gloire première;
 Et, fier de son pouvoir, sans crainte & sans soupçon,
 Il vieillit en repos à l'ombre d'un grand nom.
 Tel un vieux chêne, orné de dons & de guirlandes,
 Et du peuple & des chefs étalant les offrandes,
 Miné dans sa racine & par les ans flétri,
 Tient encor par sa masse au sol qui l'a nourri.
 Ses longs rameaux noircis s'étendent sans feuillage;
 Mais son tronc dépouillé répand un vaste ombrage.
 D'une forêt pompeuse il s'élève entouré;
 Mais seul, près de sa chûte, il est encor sacré,

CÉSAR a plus qu'un nom , plus que sa renommée :
 Il n'est point de repos pour cette ame enflammée.
 Attaquer & combattre , & vaincre & se venger ,
 Oser tout , ne rien craindre & ne rien ménager ,
 Tel est César. Ardent , terrible , infatigable ,
 De gloire & de succès toujours insatiable ,
 Plus il obtient des Dieux , plus il demande encor.
 Rien ne remplit ses vœux , ne borne son essor.
 L'obstacle & le danger plaisent à son courage ,
 Et c'est par des débris qu'il marque son passage.
 Tel échappé du sein d'un nuage brûlant ,
 S'élançe avec l'éclair un foudre étincelant.
 De sa clarté rapide il éblouit la vue ,
 Il fait des vastes Cieux retentir l'étendue ,
 Frappe le Voyageur par l'effroi renversé ,
 Embrâse les Autels du Dieu qui l'a lancé ;
 De la destruction laisse par-tout la trace ,
 Et rassemblant ses feux , remonte dans l'espace.

Telle est la manière dont M. de la Harpe fait connoître & admirer les Poètes de l'antiquité. Mais bien différent de ces hommes qui s'extasiaient sur le génie des Anciens , pour avoir une occasion de combattre les Modernes , & d'en obscurcir la gloire , il fait rendre à nos grands Écrivains des hommages inspirés par la justice , par le goût & par le sentiment profond de leur grandeur. On a osé l'accuser d'avoir dénigré Corneille dans l'Eloge de Racine ; mais ses accusateurs maladroits n'ont jamais rien écrit en l'honneur

M vj

de ces deux Poëtes, qui fût comparable aux
vers suivans, tirés d'un Discours *sur les pré-
jugés & les injustices littéraires.*

HÉLAS ! malheur à moi, si ma voix sacrilège
Violoit des grands noms l'auguste privilège,
Si j'osois attenter à la gloire, aux talens !
Corneille, de tes vers les traits étincelans,
Ces rayons qui des Arts ont annoncé l'aurore,
Et dont l'éclat sur nous se réfléchit encore ;
Ton vol qui nous étonne & qui t'ouvre les Cieux,
Tes rapides éclairs qui font baisser les yeux,
Sous tes robustes mains notre langue affermie,
Sous tes mâles pinceaux la nature agrandie :
Voilà tes droits, Corneille, ils sont sacrés pour moi.
Mais sans te ressembler, sans rien prendre de toi,
Si ton rival plus cher à notre ame asservie,
Sut joindre au sentiment la touchante harmonie,
S'élever & descendre, & ne tomber jamais,
Des tendres passions surprendre les secrets ;
Enfin, si pour ouvrir la source de nos larmes,
L'éloquence & l'amour lui prêtent tous leurs charmes ;
Peut-être la beauté d'un style toujours pur,
Ce sublime avoué par le goût le plus sûr,
Épouvante encor plus la foiblesse & l'envie,
Que ta muse inégale autant qu'elle est hardie.
On espère être un jour au rang de tes rivaux,
Lorsqu'on te voit si grand avec tant de défauts.
Ces défauts, qui n'ont pas obscurci ta mémoire,
Rassurent en secret ceux qu'effrayoit ta gloire.

Mais la perfection qu'on ne peut égaler ,
Désespère toujours sans jamais consoler.

Le morceau suivant, tiré du *Discours sur les Prétentions*, offre une manière encore différente; le style en est simple, la marche légère, les formes poétiques, gracieuses, les idées spirituelles.

DORILAS avec moi fut uni dès l'enfance:
Tout nous étoit commun, jeux, plaisirs, espérance.
J'étois le confident des secrets les plus chers,
De ses premiers amours & de ses premiers vers.
Il recherchoit le monde & moi la solitude;
Il aimoit le fracas, je préférois l'étude.
Quelquefois cependant il venoit en secret,
Boire avec son ami le vin du cabaret.
Mais lorsqu'il fut admis à d'illustres toilettes,
Qu'une Duchesse un jour eut acquitté ses dettes,
Il ne fut plus le même, & son froid embarras
Étonna l'amitié qui lui tendoit les bras.
Son sourire apprêté repoussa mes caresses;
Il me parut distrait, il me fit des promesses.
Je lui trouvai le ton beaucoup trop ennobli;
Je l'avois vu sensible & le voyois poli.
Je m'éloignai bientôt: mon humeur confiante
Ne put souffrir long-temps sa réserve offensante.
Je laissai Dorilas de lui-même ébloui,
Croire qu'un protégé valoit mieux qu'un ami.

Nous terminerons cet extrait par les derniers vers du *Discours sur le Luxe*, où M.

Ducis paroît avoir emprunté deux des plus belles images de son discours de réception à l'Académie Françoisé.

Et vous François, & vous, ô Nation brillante!
 Si la pompe & l'éclat vous flatte & vous enchante,
 Ah! rougissez du moins d'un luxe infortuné,
 Dans l'ombre de vos toits obscurément borné.
 Pour les siècles futurs montrez-vous magnifiques;
 Que vos murs, vos jardins, vos places, vos portiques,
 Des Pigal, des Lemoine illustrant les ciseaux,
 Soient ornés par la gloire & pleins de vos Héros.
 Ce Corneille si cher à notre ame agrandie,
 Manque à la scène auguste où régna son génie.
 Turenne mort pour nous, laissant un nom si beau,
 Attend une statue, & n'a rien qu'un tombeau.
 Voilà les monumens d'un luxe légitime.
 Qu'à leur touchant aspect le jeune homme s'anime;
 Par ces prix glorieux qu'il se sente exciter,
 Qu'il pleure en les voyant, il va les mériter.
 Est-il vrai? L'on m'exauce! ô fortuné présage!
 Est-il vrai qu'un grand homme, idole de notre âge,
 A déjà fait un pas dans la postérité,
 Et voit avant sa mort son immortalité?
 Parois, élève-toi, noble & brillant trophée *!
 E'inconsolable envie à tes pieds étouffée,
 Va faire entendre en vain ses derniers sifflemens.
 Parois, prévien les coups de la mort & du temps;

* La statue élevée à M. de Voltaire de son vivans.

N'offre point au génie une attente frivole ,
 Et que le Tasse vive & monte au Capitole.

La suite au Mercure prochain.

(Cet Article est de M. l'Abbé Remy.)

Le Chevalier François à Turin , Comédie en trois Actes & en vers ; *Le Chevalier François à Londres* , Comédie en trois Actes & en vers , représentées par les Comédiens François à la fin de Novembre 1778. Par M. Dorat. A Paris , chez Delalain , Libraire , rue de l'ancienne Comédie Française.

Nous réunirons dans un seul article ces deux Pièces du même Auteur , qui ont été jouées le même jour , & dont le Héros est le même. Toutes deux sont tirées des Mémoires du Comte de Grammont.

M. de Voltaire a dit de ces Mémoires que c'étoit le modèle d'une conversation enjouée plutôt que d'un bon Livre. C'est au moins le premier des Livres frivoles. Il y règne une gaîté piquante , qui consiste à montrer tous les objets sous le côté plaisant , & qu'on a cherché souvent à imiter depuis , mais qu'aucun de nos Écrivains n'a eue avant Hamilton. Il est impossible de raconter mieux de plus petites choses , & d'être plus gai , sans être jamais bouffon ni burlesque. Sous ce point de vue , c'est encore une des productions originales du siècle de Louis XIV , si l'art de narrer doit être compté

pour quelque chose, & s'il y a un mérite réel à garder la mesure dans un genre où il est si facile de la passer, c'est-à-dire, dans la plaisanterie. Les Mémoires de Grammont pourroient même en offrir un autre, celui d'avoir peint très-fidèlement les mœurs d'une Cour licentieuse, & ce passage si rapide de l'esprit de controverse à l'esprit de galanterie, du pédantisme à la frivolité, & de la morne austérité des Presbytériens de Cromwel, à la mollesse & à la corruption des Courtisans de Charles II.

Quand on ne se seroit pas déjà élevé plus d'une fois contre l'abus si commun de toucher aux ouvrages originaux, on n'en approuveroit pas davantage le projet qu'a eu M. Dorat de mettre sur la scène l'esprit d'Hamilton. Rien n'est si difficile à déplacer que la plaisanterie. C'est un fruit qui n'a plus de faveur s'il est transplanté. D'ailleurs, il y a très-loin d'une narration agréable à la gaieté comique; & des personnages plaisans dans un Conte, dans un Roman, demandent tout un autre art pour être mis en action sur le théâtre. Ne prenons qu'un exemple de ces traits qui paroissent si heureux dans Hamilton, & qui ont produit beaucoup moins d'effet dans les Pièces de M. Dorat. Tout le monde fait par cœur la conversation de Sénantes & de Matta. La voici telle qu'elle est dans les Mémoires de Grammont.

“ Comme vous êtes le galant de ma fem-

„ me... Moi ! lui dit Matta qui vouloit
 „ faire le discret , ceux qui vous l'ont dit
 „ en ont menti , morbleu ! . . Monsieur , dit
 „ Sénantes , vous le prenez là sur un ton
 „ qui ne vous convient guères ; car je veux
 „ bien vous apprendre , malgré vos airs de
 „ mépris , que Madame de Sénantes en est
 „ peut-être aussi digne qu'aucune de vos
 „ Dames de France , & que nous en avons
 „ vu qui vous valoient bien , qui se sont
 „ fait un honneur de la servir. A la bonne-
 „ heure , dit Matta , je l'en crois très-digne ;
 „ & puisque vous le prenez ainsi , je suis
 „ son serviteur & son galant pour vous
 „ obliger. Vous croyez peut-être , poursuivit
 „ l'autre , qu'il en va dans ce pays-ci comme
 „ dans le vôtre , & que les Belles n'ont des
 „ amans que pour accorder des faveurs.
 „ Défabusez-vous de cela , s'il vous plaît ,
 „ & sachez que quand même il en seroit
 „ quelque chose dans cette Cour , je n'en
 „ aurois aucune inquiétude. Rien n'est plus
 „ honnête , dit Matta ; mais pourquoi n'en
 „ avoir aucune inquiétude ? Voici pourquoi ,
 „ reprit-il , je connois la tendresse de Mde de
 „ Sénantes envers moi ; je connois sa sagesse
 „ envers tout le monde ; & plus que tout
 „ cela , je connois mon propre mérite. Vous
 „ avez là de belles connoissances , M. le
 „ Marquis , dit Matta. Je les salue toutes
 „ trois. A votre santé. Sénantes en fit raison ;
 „ mais voyant que la conversation tomboit
 „ d'abord qu'on ne buvoit plus , après deux

„ ou trois fantés de part & d'autre, il
 „ voulut faire une seconde tentative, &
 „ provoquer Matta par son fort, c'est-à-
 „ dire, du côté de l'érudition. Il le pria
 „ donc de lui dire en quel temps il croyoit
 „ que les Allobroges fussent venus s'établir
 „ en Piémont. Matta, qui le donnoit au
 „ Diable avec ses Allobroges, lui dit qu'il
 „ falloit que ce fût du temps des guerres
 „ civiles. J'en doute, dit l'autre. Tant qu'il
 „ vous plaira, dit Matta. Sous quel Con-
 „ sulat ? poursuivit Sénantes. Sous celui de
 „ la Ligue, quand les Guises firent venir les
 „ Lansquenets en France, dit Matta. Mais
 „ que diable cela fait-il ? »

Certainement cette conversation est un
 chef-d'œuvre. Mais qui ne voit qu'il ne
 faut pas y déranger un mot, parce qu'il n'y
 en a pas un qui ne soit naturel & caracté-
 ristique, & que ce Dialogue fait connoître
 Matta comme si on avoit vécu avec lui ?
 Ce Dialogue n'a-t-il rien perdu à être mis
 en vers ?

A propos, sauf le blâme,

Vous fûtes un moment bien tenté de ma femme.

M A T T A.

Moi ! ceux qui vous l'ont dit en ont menti, morbleu.

S É N A N T E S.

Là... voyez, sur un mot le voilà qui prend feu.

Je vous déclare moi, quoique l'envie en pense,

Que ma femme vaut bien vos prodiges de France.

Des gens du plus haut style, on peut vous l'affurer,
Pour elle ont eu, Monsieur, l'honneur de foupirer.
J'en fus vingt fois témoin.

M A T T A.

Ah! c'est une autre affaire.
Je ferai son amant, si cela peut vous plaire.
Je ne devine point, moi... là... plus de courroux.
Tout est dit. Il n'est rien qu'on ne fasse pour vous.

S É N A N T E S.

Il a de bons momens, &... *mais trêve aux éloges*,
Raifonnons. Quand crois-tu que... que les Allobroges
Soient venus s'établir dans le Piémont? Oui, toi,
Éclaircis-moi ce fait très-important...

M A T T A.

Ma foi,
Je pense que ce fut vers les guerres civiles.

S É N A N T E S.

J'en doute. Tu n'es pas encor des plus habiles.
N'importe, on peut errer. Et sous quel Consulat?

M A T T A.

Sous celui de la Ligue.

L E C O M T E, *à part.*

Il se moque, le fat!

M A T T A.

Hem!

S É N A N T E S.

Rien.

M A T T A.

C'est dans le temps où les Guises, je pense,
Firent venir, Monsieur, les Lanfquenets en France.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur la comparaison que tout Lecteur éclairé peut faire. Nous ajouterons seulement que l'Auteur nous paroît beaucoup plus heureux quand il ne doit ses plaisanteries qu'à lui-même. Par exemple, la proposition que fait Matta de se battre en sortant de table, est une idée très-gaye.

M A T T A.

Malgré mon ignorance,
 Il me vient une idée, & , dans le cas présent,
 Tu la trouveras bonne indubitablement.
 Tu viens de te conduire en excellent convive ;
 C'est un fait ; mais je songe à ce qui nous arrive.
 Moi , j'aime assez qu'on ait toutes ses libertés ;
 Et la Cour , par son ordre , astreint nos volontés ;
 Elle s'arroe un droit qu'on a droit de combattre ;
 Et tiens , pour l'attraper , nous devrions nous battre
 A huis-clos , là , sans bruit , en petit comité.
 Ce fait d'armes auroit de la célébrité.

L E C O M T E.

Songez donc , ordre exprès.

M A T T A.

Osons ne pas le suivre.

L E C O M T E.

Comment !

M A T T A.

A cette Cour il faut apprendre à vivre.

LE COMTE.

Cette idée, entre nous, n'a pas le sens commun.

MATTA *se levant.*

Essayons seulement.

LE COMTE.

Quel convive importun!

MATTA.

Cela rendroit pourtant notre gloire immortelle.

Tu ne trouveras point d'occasion plus belle,

Et rien n'est plus tentant.

LE COMTE.

A qui diantre en as-tu?

MATTA.

Avise-toi, résous, c'est le fruit défendu.

LE COMTE.

Et je me le défends. Finis, tête légère:

Avec ces façons-là, le moyen qu'on digère!

Cette scène produiroit un effet beaucoup plus comique, si le souper étoit mieux amené, plus lié à l'action, & sur-tout si Matta n'avoit pas fait précédemment & assez mal à propos, une proposition très-sérieuse de se battre avec Sénantes. C'est encore ici un des endroits où il ne paroît pas que l'imitateur ait tiré un parti heureux de l'original. Dans les Mémoires, Matta n'a point de vé-

ritable querelle avec Sénantes , mais seulement quelques paroles un peu vives , que le Chevalier de Grammont a l'air de prendre le plus gravement du monde , de manière à leur persuader à eux-mêmes qu'ils ont eu une querelle à laquelle ils n'ont pas songé. Ce tour est plaisant , & digne du Chevalier de Grammont. Dans la Pièce de M. Dorat , Matta se porte tout de suite , & sans aucune gradation , à la dernière violence.

Tenez , moi , je suis franc ; tout ce fatras m'ennuie.
 Votre érudition *me mettroit en furie.*
 Je ne suis pas votre homme ; adieu , je suis pressé.
 Je ne vous ai déjà que trop embarrassé.

S É N A N T E S .

On m'a trompé. Monsieur , je plains fort l'ignorance.

M A T T A .

Moi , Monsieur , dans les foux je plains fort la science.

S É N A N T E S .

Matta , savez-vous bien ?

M A T T A .

Vous me faites damner.

S É N A N T E S .

Si

M A T T A .

Coupons-nous la gorge afin de terminer.

Si l'Auteur a voulu faire de Matta un

brutal prêt à se battre à tout propos, il a rempli son objet ; mais ce n'est pas le Matta des Mémoires de Grammont : celui-ci est un homme insouciant, quelquefois un peu brusque, mais connoissant trop le monde pour passer ainsi toute mesure, & plus capable de se battre de sang-froid sans en avoir envie, que de prendre assez d'humeur pour offrir le cartel à un autre. Ce dernier caractère est beaucoup plus comique, & c'étoit peut-être celui qu'il eût fallu conserver.

Nous ne ferons d'ailleurs aucune réflexion sur le fond de cette Comédie du *François à Turin*. Dans les Mémoires, le Chevalier de Grammont trouve le moyen de passer une nuit avec Madame de Sénantes, pendant que le mari & Matta sont aux arrêts. Dans la Pièce de M. Dorat, le Chevalier François remporte une double victoire. Il s'étoit d'abord attaché à une Madame d'Olmene, & avoit engagé Matta à rendre des soins à Madame de Sénantes ; mais voyant que celui-ci est fort peu avancé, le Chevalier prend sur lui d'aimer ces deux Dames ; & se servant de l'une pour piquer la jalousie de l'autre, il vient à bout de toutes les deux. Le bal est le moment de son triomphe.

J'ai mené l'une, & j'ai ramené l'autre.

Tel est le dénouement, que peut-être les esprits sévères trouveront un peu libre pour un théâtre aussi épuré que le nôtre.

Le style, dans lequel on desireroit un peu

plus de précision & de naturel, offre des morceaux agréables, tels, par exemple, que le tableau de l'amour François tracé par le Chevalier.

Qu'une femme nous plaise, ou plutôt nous enivre,
 Tout dispaçoit, tout cède à l'orgueil de la suivre,
 D'inventer mille égards, mille soins amoureux,
 Dont nous savons jouir même avant d'être heureux.
 Eh! que dis-je des soins? C'est de l'idolâtrie.

Le monde à ses regards prend un air de féerie.
 L'imagination se plaît à la parer.

On épure l'encens qu'on lui fait respirer.
 S'il est quelques souhaits que son cœur forme encore,
 L'enchanteur l'a prévu: les plaisirs vont éclore.
 Sans cesse occupé d'elle, il occupe à son tour.

Enfin de ses progrès rendant grâce à l'Amour,
 Par degrés vers le terme il se fraye une route.
 Il soupire, on le plaint; il s'explique, on l'écoute.
 Il risque de ces mots qui ne sont pas perdus,
 Articulés si mal, & si bien entendus.

Le scrupule combat, le desir sollicite;
 Le trouble naît, augmente, & l'amour en profite.
 Mais quand l'aimable espoir ne lui sourit jamais,
 Quand il n'ose entrevoir le moment du succès,
 Blessé par le dédain, ennuyé du caprice,
 Il rompt des nœuds cruels, échappe à l'injustice,
 Et se livre à l'objet qui l'ayant mieux traité,
 Peut le rendre au bonheur par l'infidélité.

Le

Le Chevalier François à Londres est amoureux de Miss Adelson, & pour cette fois amoureux sérieusement. La jeune Miss n'est pas insensible à son hommage ; mais elle craint sa légèreté. Elle imagine, pour l'éprouver, d'engager Ladi Stéele, une jeune femme de ses amies, à faire quelques avances au Chevalier. Stéele consent à se charger de ce rôle délicat, & qui offre plus d'un danger à une femme de vingt ans, aimable & sensible. Le Chevalier fait la plus belle résistance, & sa fidélité héroïque est couronnée par l'hymen de Miss Adelson. Si l'intrigue de la première Pièce péchoit par le défaut d'intérêt, on a trouvé dans celle-ci un défaut de vraisemblance. Il semble que M. Dorat ne médite pas assez ses Ouvrages ; & il seroit à souhaiter qu'au mérite de la facilité, il joignît celui du travail & de la réflexion, qui nourrissent & fortifient le talent, & assurent aux productions de l'esprit une existence durable.

(*Cet Article est de M. De la Harpe.*)



25 Avril 1779.

N

SPECTACLES *.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

L'OPÉRA de Roland a été repris le 13 Avril, après une interruption d'un an, à peu près. Quoique ce charmant Ouvrage ait obtenu un succès toujours soutenu, il paroît qu'à sa reprise il a fait encore plus de plaisir. L'exécution s'est perfectionnée. Il y a un an qu'on ne croyoit pas que le chant de M. le Gros laisât rien à désirer. Il vient de nous prouver qu'on pouvoit faire encore mieux qu'il ne faisoit alors. En le comparant avec lui-même, on trouve de nouveaux motifs de l'admirer. Mlle Laguere a parfaitement répondu à tout ce qu'on attendoit d'elle. Persuadée qu'une très-

* M. de la Harpe, chargé de l'Article des trois Spectacles, se croit obligé d'avertir, (d'après quelques lettres qu'il a reçues) qu'il n'a jamais fait celui du *Concert Spirituel*, qui est plutôt en lui-même un rendez-vous d'Amateurs de Musique, qu'un véritable Spectacle; & qui même n'a lieu que lorsque les autres Spectacles sont suspendus. Il croit devoir répéter encore par les mêmes raisons que depuis six mois il n'a aucune part à la rédaction du *Mercure*, & qu'il ne répond uniquement & absolument que des morceaux de Littérature & de Critique auxquels il met son nom,

belle voix & une figure très-agréable ne font pas des titres suffisans pour régner sur la scène, elle n'a pas négligé les secours que donnent l'étude & la réflexion, & elle a senti sans doute que le goût ne doit jamais être plus sévère que lorsqu'il achève un bel ouvrage de la nature. Maintenant elle jouit du fruit de son travail. Elle en jouit comme Actrice & comme Cantatrice; & les applaudissemens du Public font à-la-fois une récompense pour elle, & un encouragement pour les Auteurs qui veulent enrichir notre théâtre lyrique. Le rôle de Roland, si difficile par lui-même, & par le souvenir qu'a laissé l'Acteur qui en a été chargé le premier, a été rempli par M. Moreau. La chaleur de son action, la facilité de son chant, ne le laisseroient jamais prendre pour un débutant. Déjà maître de son théâtre, déjà en possession d'un succès bien mérité, il ne lui reste plus qu'à corriger quelques légers défauts dans l'usage qu'il fait d'un très-bon organe. On l'invite à chanter toujours naturellement, à ne pas se faire, pour ainsi dire, une voix d'Opéra; car ce n'est pas à lui à s'étayer des habitudes anciennement contractées, & il ne réussira jamais mieux qu'en ne consultant que lui-même, & en comptant sur ses propres forces.

Dire que le Public a très-bien accueilli MM. Vestris & d'Auberval, Mlles Guimard, Cécile, &c. c'est dire qu'il a des yeux & de la

sensibilité. Et comment n'applaudiroit-on pas avec transport à des talens si parfaits & si aimables ? Comment aussi ne pas attacher un sentiment de bienveillance aux sources précieuses d'un plaisir si doux & si habituel ? Parmi les avantages qu'a l'Opéra de Paris sur tous les spectacles de ce genre chez les autres nations, il faut compter pour beaucoup celui de conserver toujours les mêmes sujets, & de pouvoir, au moyen du commerce heureux qui s'établit nécessairement entre le Public & les Acteurs, perfectionner à-la-fois & leurs talens & le goût qui les juge. C'est ainsi que le plaisir offert par les Arts étant séparé d'une vaine curiosité, plus propre à égarer le jugement qu'à le rectifier, n'a plus d'autre mesure que le goût & la réflexion ; c'est ainsi qu'on devient enthousiaste sans partialité, & difficile sans caprice, & qu'on peut trouver la paix dans la jouissance, chose si désirable & si difficile parmi nous.

Il semble que le temps est venu de mettre l'émulation à la place de la rivalité. Nous sommes nés pour les Beaux-Arts. Pourquoi ne pas accueillir plus paisiblement ceux qui nous manquoient ? Lorsque Cadmus eut peuplé la terre, devenue déserte, ces hommes nouvellement créés se livrèrent une guerre cruelle : ils s'étoient presque entièrement détruits. Ce fut alors l'Harmonie qui en sauva les restes. Auroit-elle changé de rôle, & seroit-ce à sa voix que les talens combat-

troient entre eux avec tant d'acharnement ? Des hommes de génie font venus parmi nous, & nous avons voulu en faire des chefs de partis. Plus pressés de juger que de sentir, nous avons fait de nos opinions la mesure de nos plaisirs ; & semblables aux Physiciens systématiques, nous avons rejeté toute expérience qui ne justifioit pas nos principes. Que ne nous occupons-nous plutôt de nous assurer une longue possession des richesses que nous avons acquises ; que ne nous occupons-nous de les augmenter encore ? Il est un article important auquel tout le génie des Compositeurs ne peut suppléer ; c'est celui des paroles qu'on leur donne à mettre en musique. Inutilement aurions-nous à notre disposition les talens de MM. Piccini, Gluck, Bach, Philidor, Grétry, &c. si nous n'avons pas des poèmes à leur offrir ; je dis plus, si nous les forçons de courir les risques des productions modernes, sur lesquelles l'expérience ne nous permet guères de compter. L'Italie a son Métastase, qui suffit depuis cinquante ans à vingt théâtres, & à autant de Compositeurs célèbres. Nous avons notre Quinault qui, plus ancien, peut en être plus recommandable ; mais qui ne put atteindre à la perfection, peut-être par cela même qu'il étoit créateur. Quinault, jaloux de concourir aux plaisirs de Louis XIV, chercha par différens essais à former un théâtre lyrique ; mais à ce théâtre lyrique la lyre manquoit encore, ou si Mercure avoit com-

mencé à l'accorder, Apollon ne l'avoit pas encore touchée. Croira-t-on que c'est le génie seul qui a éclairé Quinault sur la manière d'écrire ses Opéras? Lui qui s'exposoit volontairement à la censure de Boileau pour offrir des mots plus doux au simple récitatif, ou à la timide mélodie de Lully, auroit-il hésité à servir le génie fécond & varié de M. Piccini? Non sans doute. Mais quoi! on a osé corriger les Pièces de Rotrou, du grand Corneille même, & l'on n'osera toucher à des Opéras! Convenons que les hommes les plus spirituels sont toujours un peu mécaniques à certains égards. La justesse de nos jugemens dépend non-seulement des objets que nous jugeons, mais du lieu même où nous jugeons. Il faut avouer que depuis long-temps le théâtre lyrique ne donnoit pas un grand essor à l'esprit. Eh bien! le même homme qui, un quart-d'heure auparavant, aura montré le plus de sagacité dans une Académie ou dans un cercle, en entrant à l'Opéra, devient un homme de routine & de préjugé, & ses jugemens appartiennent plus au parterre ou aux corridors, qu'à son esprit & à ses lumières. Je me sens obligé de le dire avec une confiance qui ne m'est pas naturelle, mais qu'une longue étude de la chose & une forte conviction m'ont donnée. Tous ceux qui ne mesurent le mérite des paroles lyriques que sur le plus ou moins d'esprit qu'elles renferment, & sur la tournure plus agréable qu'elles paroissent avoir à la simple lecture, n'ont aucune con-

noissance d'un des arts les plus nécessaires à nos plaisirs. Je dis que toutes les fois qu'on destine un morceau quelconque à la mélodie, soit un air, une cavatine, un duo, un trio, un chœur même, s'il est syllabique & simple, il faut que le Poète ait prévu la phrase musicale, & qu'il ait eu soin de la préparer dans les paroles. Je dis que non-seulement il doit composer ses vers de mesure égale ou symétrique, soit que ces vers soient pareils, soit qu'ils soient de mesure relative, comme de huit & de quatre, de douze & de six; mais qu'il doit observer de donner encore à ses vers, dans la même mesure, un rythme égal & ressenti. Je vais citer un exemple, non pour développer ici une théorie qui auroit besoin d'être plus étudiée, mais pour prouver que cette théorie est réelle; qu'il existe effectivement un art qui n'est pas assez connu, & auquel on ne rend pas assez de justice. Lorsque M. de Marmontel travailloit aux changemens qu'il a faits dans l'Opéra de Roland, il porta à M. Piccini les paroles d'un air qui se trouve dans la seconde Scène du troisième Acte. Cet air commence par ces vers : *Que l'insolent qui m'outrage tremble & redoute ma fureur.* Voici ceux que contient la reprise ou la seconde partie.

Elle auroit trahi sa gloire,
 C'est un crime de le croire;
 Par l'injure la plus noire
 C'est offenser tant d'appas.

N iv

D'où vient donc cette tristesse,
 Cette frayeur qui me presse
 Et qui cause à ma tendresse
 Tant de trouble & de combats ?

Au lieu de *c'est un crime de le croire*, M. de
 M... avoit mis :

Non, non, je ne le puis croire ;
 Par une injure trop noire
 C'est offenser, &c.

M. Piccini fut arrêté tout court lorsqu'il voulut mettre ces vers en musique. Il dit à son Poëte qu'il n'y trouvoit plus de rythme, & qu'ils se refusoient au mouvement & au chant de son motif. C'est qu'effectivement le rythme donné exigeoit un appui sur la troisième syllabe, comme dans ce vers Italien d'une mesure analogue à celui-ci: *Vo solcando un mar crudele* ; c'est que tous les autres vers de cette reprise avoient le même mouvement, & que ceux-là s'y refusoient en transportant l'appui à la seconde & à la quatrième syllabe.

Peut-être la réputation que M. Piccini a si justement acquise, d'exceller sur-tout dans la partie de la mélodie, donnera-t-elle lieu de penser que cette extrême délicatesse lui est particulière. Mais plusieurs Compositeurs, entre autres M. Grétry, élevé à Rome & près de M. Sacchini, ne sont pas plus indulgens ; & c'est avec cette recherche, c'est au moyen

d'un travail si pénible qu'on prépare au Public des plaisirs dont il jouit sans reconnoissance, parce qu'il ne sent que l'effet, & ne peut juger les moyens.

L'Opera de Roland, qui est intitulé Tragédie-Lyrique, n'a d'autre intérêt, d'autre sujet qu'une grande Princesse qui trompe un héros, auquel elle a les plus grandes obligations, & qui le sacrifie à un simple soldat. A toutes les reprises de cet Opéra, on avoit paru choqué de la fausseté d'Angélique, lorsqu'elle fait à Roland une déclaration en forme, lorsque Roland, confiant & dupe comme un héros, lui dit : *Vous m'aimez ?* & qu'elle répond,

. . . Je ne puis l'avouer qu'à regret,

 Votre constance est triomphante.

M. de M.... a sauvé ce défaut, qui seroit encore plus sensible de nos jours. Angélique ne dit que des mots équivoques, & qui peuvent très bien se rapporter au véritable état de son cœur. On voit que Roland y attache un autre sens. On voit qu'un mot de plus achevera son erreur; mais on n'entend pas ce mot; elle s'éloigne, il la suit, & le reste est assez indiqué par une heureuse réticence. Ce changement, il faut en convenir, est fait avec adresse & avec goût. Mais quel moyen l'Auteur a-t-il employé? C'est un dialogue, en vers de mesure égale, & de rimes correspondantes, en vers très-courts, dont le rythme est vif & pressé. Ainsi cette scène

N v

qui dans Quinault ne présentoit qu'une faulseté tranquille & réfléchie, est changée en un dialogue rapide, & fournit au Compositeur un morceau très-brillant & très-dramatique. Je ne dirai pas qu'elle a coûté au Poète, parce qu'on connoît ses talens & sa facilité ; mais j'invite ceux qui ne mettent pas assez de prix à un pareil travail, à s'essayer eux-mêmes dans ce genre, & ils verront quel en est la difficulté... Et ce duo du premier acte, ce duo que le Public ne voit jamais arriver sans transport, qu'il prévient toujours par ses applaudissemens, qu'on demande à M. Piccini lui-même si ce chef-d'œuvre pouvoit avoir d'autre base que des paroles arrangées avec un art si parfait que, pour cette fois, la Langue Italienne ne peut réclamer aucun avantage sur la nôtre, ni Métastase sur le Poète François. Voyez comme la mélodie, comme le premier motif est établi sur ces premiers vers,

Vivez heureux loin d'elle,

Mais ne l'oubliez pas.

Qu'en esclave fidelle

Je suive au moins vos pas.

Et les effets d'harmonie dans cette rencontre naturelle de deux voix,

A quel tourment me livre

Un trop cruel devoir ?

Et le passage de l'andante à un mouvement plus vif dans ceux-ci :

Je sens que je l'adore
 Et je le fais souffrir :
 Au trépas que j'implore
 Je n'ai plus qu'à courir.

Comme le dialogue se presse , & comme sa
 marche se varie heureusement dans les vers
 suivans !

Ne puis-je au moins vous suivre ?
 Sans vous je ne puis vivre.
 Pourquoi vouloir me suivre ?
 Je ne dois plus vous voir.

Si l'on entre dans ces détails, qui pourront
 paroître minutieux à la plupart des Lecteurs,
 ce n'est pas pour faire l'éloge d'un homme
 de Lettres dont la réputation ne dépend assu-
 rément pas d'un pareil ouvrage. Tous ceux
 qui s'occupent des talens & des beaux-Arts
 sont très-intéressans par eux-mêmes , mais
 les talens & les beaux-Arts sont plus intéres-
 sans encore. Il ne s'agit pas ici de louer un
 Poète Lyrique , mais de former des Poètes
 Lyriques ; il s'agit de seconder les talens par
 une Poétique musicale qui existe déjà , &
 qu'on peut trouver , éparse à la vérité , dans
 plusieurs Ouvrages. * Quant à cette partie

* Dans l'Essai sur l'union de la Poésie & de la
 Musique ; une réponse au traité du Mélo-drame , im-
 primée dans le Mercure & dans plusieurs Articles du
 Supplément de l'Encyclopédie , tels que *récitatif* ,
 etc.

du Public que les noms gouvernent plus que les choses , & qui aime mieux se livrer à l'esprit de parti qu'à la discussion , il faut encore la combattre avec ses propres armes. J'entends dire que M. Gluck n'a pas eu besoin de toutes ces précautions ; mais il a travaillé sur des Poèmes dans lesquels la partie dramatique dominoit ; mais comptant à juste titre sur ses propres forces , & pressé de les employer , obligé même de répondre à l'empressement du Public , il s'est servi de ce qu'il a trouvé sous sa main , semblable à ces braves Paladins qui combattoient avec des tronçons de lance , & triomphoient encore de leurs ennemis. Cependant , quel reproche a-t-on fait à cet habile Compositeur ? Celui de manquer de mélodie. Que ce reproche soit juste ou non , toujours est-il vrai qu'il l'a essuyé. Eh bien ! je prétends , moi , l'en acquitter , du moins à bien des égards. Qu'on lise seulement l'Alceste Française , l'Armide de Quinault , & on verra si le Compositeur a été souvent à portée de faire de la mélodie. Il semble que de tous ses Ouvrages , c'est l'Iphigénie qui en offre le plus. Mais aussi , voyez si les adieux d'Iphigénie ne sont pas en vers symétriques ; si ce morceau , *ô toi , l'objet le plus aimable ,* &c. ne cadre pas avec nos principes. Si les autres Ouvrages de M. Gluck ont eu beaucoup de succès , c'est que la mélodie est beaucoup , mais qu'elle n'est pas tout ; c'est qu'en général il n'appartient qu'à des hom-

mes d'un mérite distingué de faire oublier les règles de l'Art ; c'est que Lucrèce & Lucain ont fait de beaux Ouvrages , sans avoir la pureté de Virgile ; c'est que les Tintorets & les Veronèses ont fait de magnifiques tableaux sans avoir le dessin & la simplicité de Raphaël & des Carraches. En faut-il moins pour cela étudier Virgile & dessiner d'après Raphaël & les Carraches ? Je dirai plus encore , j'invoquerai le témoignage de M. Gluck ; car les hommes célèbres sont toujours plus justes que leurs partisans , que cette milice tumultuaire qu'ils n'ont point enrôlée , que ces enfans nombreux *qu'en leur sein ils n'ont point portés*. M. Gluck m'a dit plusieurs fois que les vers sur lesquels il travailloit n'étoient pas faits à son gré , & que loin d'en approuver la facture , il se croyoit autorisé à réclamer le mérite de la difficulté vaincue. Cessons donc d'être si extrêmes dans nos opinions , & si précipités dans nos jugemens. Au lieu de discuter sans cesse le mérite de deux illustres rivaux , au lieu de prêcher en leur nom sans en avoir mission , au lieu de leur enseigner à eux-mêmes l'art dans lequel ils excellent , apprenons d'eux à les servir comme ils le méritent. Invitons les Poètes que M. Gluck employera, à le consulter , à se soumettre à ses avis. Il a certainement assez d'esprit pour se faire bien entendre. Mais lorsque M. Piccini vient d'Italie avec des principes & des habitudes qui

lui ont si bien réuſſi ; lorsſque M. Bach & M. Trajetta ſe propoſent auſſi d'enrichir notre ſcène Lyrique , ſachons gré à l'homme de Lettres . que ſon amour ſeul pour les beaux-Arts a engagé dans un travail pénible & ſouvent ingrat ; remercions-le d'avoir prêté à Quinault l'habit de Métaſtaſe , lorsſqu'il l'a préſenté à M. Piccini ; remercions-le d'allier ainſi la France & l'Italie , de nous conſerver notre ancienne Poéſie , en nous donnant une muſique nouvelle. Que ſeroit-ce ſi tous ces Compositeurs étrangers étoient obligés de compromettre leurs ſuccès , en les faiſant dépendre de celui de leurs Poèmes ? D'ailleurs , la carrière eſt ouverte. On peut faire des Poèmes nouveaux , lorsſque les Compositeurs , plus aguerris , voudront en courir les riſques ; on peut auſſi raccommo-der les Poèmes de Danchet , de La Motte , &c ; mais on ne doit pas oublier qu'il faut être Peintre pour retoucher d'anciens tableaux. Le moment eſt favorable. Le Temple Lyrique s'ouvre ſous les meilleurs auſpices. Un Magiſtrat ami des Arts & des talens , fait pour les ſentir & les protéger , les rappelle & les encourage. Nous annonçons avec plaiſir que M. Piccini va reprendre ſon travail ſur Atis , qu'il avoit ſuſpendu. On verra bientôt ſi l'Auteur de cet air de Roland , *Que me veux-tu , monſtre effroyable ?* s'entend à la muſique dramatique , & ſi le même homme qui a fait les

finales de la *bonne fille* & de la *bonne fille mariée*, fait effectivement composer des chœurs.

(*Cet excellent article nous a été fourni par la même personne qui a donné dans le dernier No. l'Analyse de l'Ouvrage de M. Dumont, sur l'Agriculture des Romains*).

COMÉDIE FRANÇOISE.

L'OUVERTURE de ce Théâtre s'est faite par la Tragédie de Warwick, dans laquelle M. Grandmon Roselli a joué le principal rôle. On lui a trouvé dans le second Acte des défauts de prononciation & une expression chargée. Le Public a paru plus content de lui dans les Actes suivans, & a vu avec plaisir que le Samedi d'après, en jouant pour la seconde fois le même rôle, il avoit profité des leçons qu'il avoit reçues; mais il seroit à desirer qu'il se pénétrât davantage de ses rôles, qu'il interrogeât son ame, qu'il étudiait les accens des passions, & alors il verroit que pour exprimer la sensibilité, il ne faut ni forcer ses moyens, ni dénaturer sa voix.

Le Compliment de rentrée a été prononcé par M. Belmont, Acteur nouvellement reçu, & que le Public voit avec plaisir dans les rôles de Payfans. Ce compliment, que nous allons transcrire, a été très-applaudi.

MESSIEURS,

« Nouvellement admis au nombre des Comédiens François, mon bonheur seroit imparfait, s'il ne m'étoit point permis de vous en faire hommage. Je vous le dois, Messieurs; vous avez souffert avec complaisance les différentes tentatives que j'ai faites pour vous plaire. Vous m'avez averti de celles qui ne méritoient pas votre approbation; vous avez daigné applaudir, lorsqu'elles vous ont paru moins malheureuses, & mon cœur avoue que je suis redevable autant à votre sévérité qu'à votre indulgence: l'une m'a instruit, l'autre m'a encouragé. C'est ce mélange heureux de critique & d'éloge qui, dirigé par le goût & dégagé de toute espèce de partialité, forma de tout temps les Comédiens. Je le réclame pour tous mes camarades, même pour ceux que vous honorez plus particulièrement de votre suffrage. Leur réputation seroit usurpée, s'ils avoient l'orgueil de se croire parfaits. Non, Messieurs, aucun d'eux n'a cette présomption. Ils savent fort bien que le Théâtre est un livre immense, fermé, après les premières pages, pour la médiocrité, mais sans cesse ouvert à l'Auteur, au Comédien, au Spectateur, hommes de génie. Pourquoi craindrions-nous de le dire? La Nature ébauche le Comédien, le Public le perfectionne. Qu'est-ce qu'un Comédien parfait? C'est un Acteur qui, riche de tous les dons de la Nature, de toutes les

acquisitions de l'Art, sauroit subjuguier en même-temps les yeux, les oreilles, le cœur. Le Comédien doit d'abord avoir reçu de la Nature une taille, une voix, une figure propres au rôle qu'elle lui destine. Mais qui le lui indiquera ce rôle, auquel il est réellement appelé? Le père du Théâtre François, Molière, se croyoit un bon Acteur tragique; le Public, en le détrompant, en fit un Acteur excellent dans les rôles à manteau. Il en est des acquisitions de l'Art comme des présens de la Nature. Cet Auteur, qui, pour s'élever en quelque sorte jusqu'à des juges éclairés, se familiarise comme eux avec l'ensemble, avec les détails d'une Pièce, & s'étudie à graduer tous leurs effets; cet Acteur, qui à force de travail parviendra bientôt à le faire disparoître; qu'on le suppose condamné à représenter devant des juges moins instruits, il recherchera des applaudissemens faciles; il aura le malheur de les obtenir, & il réduira à un état mécanique un Art qui peut être sublime. Heureux les Comédiens qui peuvent se former dans la Capitale des Arts, sous les yeux de ce Public qui instruit la tendre Gauffin à fondre les nuances dans les nuances mêmes; qui familiarisa Armand avec toutes les variations des rôles de Valet; qui donna à Bellecour une contenance toujours convenable; qui permit à le Kain d'essayer une infinité de jeux muets pour les adopter ou les rejeter d'après l'effet; qui le rendit enfin, dans ses divers rôles, l'homme de toutes les

Nations, fans qu'il cessât d'être lui-même. Vous retracer, Messieurs, le souvenir de ce que vous avez fait pour la gloire du Théâtre de la Nation, c'est le seul hommage que nous puissions vous rendre. Employer tous nos soins pour mériter les bienfaits dont vous avez comblé nos prédécesseurs, c'est le seul tribut que nous puissions vous promettre ».

M. Monvel, qui a pris dans Warwick le rôle d'Édouard, joué d'original par M. Molé, y a montré cette intelligence supérieure qui le distingue dans tous ses rôles. On sait combien Mde Vestris a toujours été applaudie dans celui d'Élisabeth, qu'elle remplit parfaitement. Mlle Sainval l'ainée a eu un très-beau moment dans celui de Marguerite, le récit de la première Scène; sa mémoire n'étoit pas sûre dans le reste du rôle. M. Florence a remplacé M. d'Auberval dans Summer, & a été applaudi dans le quatrième Acte; M. Dorival a eu le plus grand succès, & le plus mérité, dans le récit du cinquième.

Le Samedi 17 on a donné la première représentation de l'*Amour François*, Comédie en un Acte & en vers, de M. Rochon de Chabannes. Cette Pièce a eu du succès; & ce qu'on pouvoit desirer du côté de l'action & de l'intrigue, qui ont paru foibles, a été compensé par le mérite du style & du dialogue, qui ont été fort applaudis, à l'exception de la fin, qui a été jugée trop longue, & qui sans doute fera abrégée. Un jeune

Lieutenant est amoureux de la veuve d'un Maréchal-de-Camp, & en est aimé. Son oncle & sa tante approuvent les desseins qu'il a sur elle, & consentent qu'il l'épouse. Mais l'oncle, ancien militaire, enthousiaste de son état, veut qu'avant tout son neveu l'étudie, qu'il se forme dans son métier, & qu'il parte pour sa garnison. Le jeune homme, que l'amour retient auprès de sa maîtresse, a obtenu du Ministre un congé de six mois. Mais l'oncle qui veut qu'un militaire se rende utile dans la paix comme dans la guerre, obtient du même Ministre la permission de mener son neveu à Pétersbourg, où il est envoyé pour une négociation particulière. Nouvelle résistance de la part du Lieutenant, qui combat jusqu'à sa maîtresse, que l'oncle a su mettre de son parti, & qui veut que son amant se distingue & mérite sa main. Le jeune homme consent à tout, pourvu qu'il épouse ce qu'il aime avant que de partir. L'oncle s'y oppose. Un Lieutenant épouser la veuve d'un Maréchal-de-Camp! Par respect pour le grade, il propose que son neveu se marie d'abord secrètement, en attendant qu'il soit assez avancé pour déclarer son mariage. Le Lieutenant répond noblement qu'il aime mieux renoncer à tout, que d'avoir une femme à qui son nom, son amour & ses espérances ne paroîtroient pas un hommage digne d'elle. Cette manière de penser touche la veuve, qui consent à donner sa main, & l'oncle même se laisse gagner par les instances des

deux amans, & par celles de sa sœur, qui, pendant toute la Pièce, a pris contre lui le parti de son neveu, par une suite de cette disposition qui range toujours les femmes du parti de l'amour.

Cette Pièce a d'ailleurs été très-bien jouée par MM. Prévile & Molé, Mde Prévile & Mlle Doligny.

N. B. L'abondance des matières nous force à renvoyer au Mercure prochain la rentrée de la Comédie Italienne.

A C A D É M I E S.

S É A N C E publique de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, tenue au Louvre le Mardi 13 Avril.

MONSIEUR DUPUY, Secrétaire perpétuel, annonça d'abord que l'Académie avoit proposé, pour le Sujet du Prix qu'elle devoit distribuer à Pâques 1779, de *rechercher ce que les Monumens historiques nous apprennent des changemens arrivés sur la surface du Globe par le déplacement des Eaux de la Mer.*

Les Mémoires envoyés n'ayant pas pleinement satisfait aux vues de l'Académie, elle propose de nouveau le même Sujet pour Pâques 1781.

Le Prix, qui est une médaille d'Or, de la valeur de quatre cent livres, sera double.

Toutes personnes, de quelque pays & condition

qu'elles soient, excepté celles qui composent l'Académie, seront admises à concourir pour ce Prix, & leurs ouvrages pourront être écrits en François ou en Latin, à leur choix.

Les Auteurs mettront une Devise à leurs ouvrages; mais, pour se faire connoître, ils joindront, dans un papier cacheté & écrit de leur propre main, leur nom, demeure & qualités, & ce papier ne sera ouvert qu'après l'adjudication du Prix.

Les Pièces affranchies de tout port jusqu'à Paris, seront remises entre les mains du Secrétaire perpétuel de l'Académie, avant le premier Décembre 1780, & ce terme est de rigueur.

Ensuite il lut l'Éloge historique de M. l'Abbé Foucher. M. l'Abbé le Blond lut une Dissertation sur les Verres Murrhins pour prouver que ces vases n'étoient pas de porcelaine, mais d'une pierre précieuse.

M. Deguignes lut un Mémoire dans lequel il examine les fondemens de l'ancienne Histoire Chinoise, & fait voir que les Missionnaires ont corrompu divers passages pour établir l'ancienneté des Chinois.

M. de Brequigny a terminé la séance par la lecture d'un Mémoire sur la constitution municipale & la législation de Coëlers, depuis l'origine de cette ville jusqu'au temps où les Anglois, après s'en être emparés, y introduisirent leurs loix,



VARIÉTÉS.

A L'AUTEUR DU MERCURE.

MONSIEUR,

Je viens de lire un article inséré dans le Mercure du 5 de ce mois, qui a pour titre : *Extrait d'une lettre écrite de Londres le 24 Février 1779.* J'y suis trop distinctement désigné pour ne pas témoigner à l'Auteur, quel qu'il soit, ma reconnoissance des choses honnêtes qui s'y trouvent sur mon compte ; mais qu'il me permette seulement de lui représenter que la phrase où il est question de mes *fautes* est un peu générale ; & comme on a déjà essayé de leur donner une tournure préjudiciable à mon honneur, il est intéressant pour moi qu'il ne reste aucun doute à cet égard. Je dois même cette explication aux personnes les plus distinguées de ce pays-ci, qui, comme le dit fort justement l'Auteur de la lettre, ont pour moi des bontés & me témoignent une bienveillance dont je dois être aussi flatté que reconnoissant. J'ai fait des fautes sans doute, je les avoue avec la bonne-foi que donne le vrai repentir & l'extrême desir de les réparer ; mais ces fautes n'ont jamais été que la suite d'une passion excusable dans la jeunesse, & qui m'a jeté dans des dépenses disproportionnées à mon revenu. Dans cette circonstance une affaire d'honneur m'a obligé de quitter le lieu de ma résidence. J'y ai laissé mes affaires dans un désordre qui n'a fait qu'augmenter par mon absence, & l'impossibilité de faire face à tous mes engagemens en même tems, m'a empêché de retourner dans ma patrie. Je ne néglige ici aucun moyen honnête pour me mettre en état de

prouver à mes créanciers l'envie que j'ai de les satisfaire : Ils en ont déjà reçu des preuves manifestes ; & j'espère être bientôt à même de reparoître dans mon pays pour y remercier le peu de personnes qui, dans mes plus grands malheurs, n'ont jamais cessé de me donner des preuves d'intérêt.

Pardonnez, Monsieur, si je suis entré dans ces détails, mais ils intéressent mon honneur, & vous êtes trop juste pour me refuser de les publier, puisqu'ils expliquent le louche que la phrase de votre extrait pouvoit jeter sur ma réputation.

J'ai l'honneur d'être, Monsieur,

Votre très-humble &
très-obéissant Serviteur
LE TEXIER.

Londres, ce 9 Avril 1779.

ANNONCES LITTÉRAIRES.


CHIRURGIE MÉDICALE, ou de l'utilité de la Chirurgie dans la théorie & la pratique de l'art de guérir ; la nature & les propriétés de ses remèdes dans le traitement des maladies internes & externes, comparés avec les Médicamens pris intérieurement, &c.

Cet Ouvrage est l'assemblage exact de toutes les connoissances de Médecine qui sont nécessaires aux jeunes Chirurgiens, relativement à l'application des moyens qui dépendent de leur ministère ; ou plutôt il est le tableau de l'art de guérir, selon la nature des maladies de l'homme, & des remèdes les plus efficaces. Au reste, ce travail qui nous manque absolument, ayant été indiqué depuis long-temps par

plusieurs Médecins & Chirurgiens célèbres, tant anciens que modernes, on aura soin de les citer à propos, & de rendre cet Ouvrage le plus complet & le plus utile qu'il sera possible. Cette première Partie contiendra 2 vol. *in-8°*. La seconde Partie de ce Traité aura le double titre de *PRÉCIS sur la nature des Maladies produites par le vice des humeurs lymphatiques ; leurs différentes espèces, & le traitement qui leur convient ; avec des observations intéressantes sur la plupart de ces maladies ; les rapports qu'elles ont entr'elles & les affections aiguës, inflammatoires, exanthématiques, catarrhales & purulentes, &c. &c.* Suivi d'une Dissertation sur une grosse vaginale, &c. Cette seconde Partie est d'autant plus utile & nécessaire aux gens de l'Art, qu'on fait que l'on n'a eu jusqu'ici, sur cette matière importante, que des Traités particuliers, la plupart isolés, & presque aussi multipliés qu'il y a de ces maladies, & dans lesquels la théorie & la pratique font désirer une infinité de connoissances plus étendues & moins incertaines. Celui-ci est divisé en douze sections, composées de 104 chapitres différens, qui formeront aussi 2 volumes *in-8°*.

On souscrit pour cet Ouvrage, en 4 volumes *in-8°*. jusqu'au dernier de Juin 1779 inclusivement, à raison de 3 liv. par chaque volume en feuilles, & de 4 liv. reliés ; passé le temps de la souscription, les volumes se vendront 4 liv. 4 sols brochés, & 5 liv. 4 sols reliés. La Partie des Maladies Lymphatiques se délivrera dans le courant de Mai prochain ; les deux autres volumes paroîtront en Octobre 1779. Messieurs les Souscripteurs feront parvenir leurs soumissions franches de port à l'Auteur, M. NOËL, Membre du Collège & de l'Académie Royale de Chirurgie, rue S. Martin, au coin de la rue Ognard, à Paris.

JOURNAL



JOURNAL POLITIQUE
DE BRUXELLES.

TURQUIE.

De CONSTANTINOPLE, le 10 Mars.

LES préparatifs de guerre rallentis pendant quelque tems , viennent d'être repris avec une nouvelle activité. Le Grand-Visir se rendit ces jours derniers à l'Arsehal , pour donner les ordres nécessaires à cet effet ; le Capitan-Bacha veille à l'équipement de 12 vaisseaux de ligne , auxquels on travaille avec tant de vivacité , qu'on croit qu'ils seront prêts à mettre à la voile dans le courant de ce mois. 8 font , dit-on , destinés pour Oczakow , où ils auront l'œil sur les mouvemens des Russes ; les autres se rendront à Sinope , & agiront suivant les circonstances. Le Grand-Trésorier qui a eu ordre de fournir à l'Amiral les fonds nécessaires , lui a déjà fait deux remises considérables , dont l'une sera payée par le Grand-Douannier de cette Capitale , & l'autre par le Receveur des Tributs qui se perçoivent annuellement dans l'Empire. On assure que l'intention du Gouvernement , est d'envoyer cette année sur la mer Noire , le même nombre de vaisseaux que l'année dernière , & qu'on en construit en conséquence plusieurs à Rhode , à Meteline & à Sinope , pour remplacer ceux qui ont péri. Ces

25 Avril 1779.

O

mouvemens extraordinaires & auxquels on ne s'attendoit pas, affoiblissent les espérances de paix dont on s'étoit flatté ; elles ne sont cependant pas encore évanouies. Quelques personnes prétendent que le Courier qu'on attendoit de Pétersbourg, arrivé le 27 du mois dernier, n'a pas apporté une réponse favorable, d'autres pensent que la situation des affaires en Allemagne a engagé la Porte à prendre ces mesures qui ne sont que de précaution. Quoiqu'il en soit, il est certain qu'après l'arrivée du Courier de Pétersbourg, le Dragoman de l'Ambassadeur de France & celui du Ministre de Russie, ont eu de longues conférences avec celui de la Porte, & que M. de Stachieff en a eu pareillement une avec Beiliski-Effendi, & Abdoul-Refak, qui traita de la paix à la fin de la guerre dernière, avec le Comte d'Orlow.

On dit ici que trois Sultanes sont nouvellement enceintes. Cet événement cause une satisfaction très-vive, que sa confirmation ne peut qu'augmenter ; les Jannissaires n'en ont pas témoigné une moindre, le 18 du mois dernier, lorsque le Sultan leur a fait distribuer leur paye.

S U È D E.

De STOCKHOLM, le 10 Mars.

LE Règlement rendu par S. M. T. C. concernant la navigation des vaisseaux neutres, déclarant de bonne prise tous ceux dont les papiers auront été jettés à la mer, le Collège Royal du Commerce a averti les propriétaires de vaisseaux Suédois, qu'ils aient à munir les Patrons auxquels ils les confient, d'instructions nécessaires pour ne point exposer le pavillon de la Nation.

On continue de travailler avec beaucoup

d'activité à l'armement de l'escadre qui doit mettre en mer pour protéger notre commerce. L'Officier-Général qui doit la commander n'est point encore nommé ; suivant le bruit public, c'est le Duc de Sudermanie, Grand-Amiral de Suède, qui en prendra lui-même le commandement, & il se rendra pour cet effet à Carlscron, après les fêtes de Paques.

Les lettres de Danemarck, portent qu'on n'y travaille pas avec moins d'ardeur à l'escadre qu'on arme dans ce Royaume. Le Roi pour faire face aux dépenses qu'elle exigera, a imposé un droit d'un pour cent sur toutes les marchandises importées par mer de l'Etranger, & un d'un demi pour cent sur celles du Danemarck, qu'on y exportera. Il excepte seulement celles qui seront importées ou exportées d'une ville du Royaume dans l'autre ; celles qui ne feront que passer ; toutes celles de la Chine & des Indes Orientales, importées ou exportées ; celles qui seront importées de quelques ports d'Europe dans celui d'Altona, ou exportées de celui-ci dans ceux-là ; & celles enfin qui auront été fabriquées dans le Royaume.

Le corps des Trabans du Roi, voulant témoigner la part qu'il a prise à la joie de la Nation, à l'occasion de la naissance du Prince Royal, a fait une somme de 10000 thalers, monnoie de cuivre, qu'il a envoyée aux Directeurs de la maison des Enfans Trouvés, fondée par les Francs-Maçons de cette Capitale, pour être jointe aux fonds de cet établissement.

P O L O G N E.

De VARSOVIE, le 20 Mars.

LE différend qui subsistoit entre la République & S. M. Prussienne, relativement au sel,

vient enfin d'être arrangé ; il a été passé un contrat pour trois ans entre les deux parties ; on établit en conséquence plusieurs magasins dans différens districts du Royaume , & il paroît que quelques-uns de nos Magnats , ont pris des intérêts dans cette entreprise , qui sera sans doute avantageuse , puisque dans les nouveaux magasins où l'on distribuera le sel , on pourra débiter aussi toute autre espèce de marchandises. Cet arrangement réunira au profit des Directeurs & des Actionnaires , plusieurs branches de commerce utiles , dont ils ne pourront tirer parti sans nuire à bien des particuliers bornés à un seul négoce.

Le Prince de Repnin a reçu la nouvelle de l'armistice entre les Puissances belligérantes en Allemagne ; on se flatte qu'il sera suivi d'une paix solide , & on nous fait espérer qu'aussi-tôt qu'elle sera publiée , les Russes feront vendre la plupart des magasins qu'ils ont dans ce Royaume , & qu'ils l'évacueront peut-être tout-à-fait , ou du moins en partie.

Depuis plus de 200 ans que cette ville existe , & qu'elle est la résidence de nos Rois , il n'y avoit point encore eu de spectacles publics. On se propose enfin d'en établir un. Les fondemens de l'édifice sont même déjà commencés. La Princesse Lubomirski , épouse du Grand-Maréchal de la Couronne , en a posé le 11 de ce mois la première pierre , en présence d'un grand nombre de personnes de distinction , invitées à cette cérémonie. La nouvelle salle sera construite dans le courant de cette année aux fraix de M. de Ryx Staroste de Pjafurno , vis-à-vis les Pères des Ecoles Pies. L'inscription suivante a été gravée sur la pierre fondamentale du bâtiment : *Regnante Stanislao Augusto , Elisabetha , Princeps Lubomirska , supremi regni Mareschalli consors , hunc primum lapidem posuit die 11 Martii anno 1779.*

A L L E M A G N E.

De V I E N N E , le 25 Mars.

LES prières ordonnées depuis le commencement de la guerre pour obtenir la bénédiction du ciel sur les armées Impériales, viennent d'être suspendues par ordre de la Cour, & remplacées par d'autres pour demander à Dieu le rétablissement de la paix. On se flatte toujours qu'elle sera conclue irrévocablement à Teschen, d'où il arrive fréquemment des Courriers, mais dont les avis qu'ils apportent ne transpirent point encore. On s'arrête à peu de conjectures sur les négociations, on se borne à faire des vœux pour leur succès.

Le Conseil Aulique de guerre a envoyé à tous les régimens de campagne un rescript, qui autorise les Officiers qui se sont distingués par quelque action remarquable pendant la campagne dernière, à demander la Croix de l'Ordre de Marie-Thérèse; il a adressé en même-tems un autre rescript aux Colonels pour leur ordonner de prévenir la désertion autant qu'il leur sera possible.

Il a été publié ici un avis portant en substance que la guerre ayant exigé l'assemblée d'un grand nombre de troupes pour l'entretien & l'armement desquelles on a eu besoin de sommes extraordinaires, l'Impératrice Reine pour augmenter la masse du numéraire, a jugé à propos de faire quelques emprunts dans les pays étrangers, & d'accorder aux prêteurs qui s'annonceroient avant le 31 Mai 1779, un intérêt plus haut que celui d'usage, à quatre & demi pour cent; S. M. animée par ses sentimens maternels envers tous ses sujets, ne voulant point que des capitalistes étrangers jouis-

sent d'avantages auxquels ceux de ses Etats ne participeroient point , a ordonné aux caisses de crédit dans toutes les provinces de payer également des intérêts à quatre & demi pour cent , à tous ceux de ses sujets qui y porteront des capitaux avant le 31 Mai prochain.

L'Archiduc Maximilien commence à se rétablir de sa maladie ; il se trouve assez bien pour n'être plus obligé de garder le lit , mais il ne sort point encore. La tumeur qui lui étoit venue au genou & pour laquelle on lui avoit ordonné les eaux de Baade qui ne l'ont point dissipée , a été ouverte avec beaucoup de succès. Il ne reste plus pour son entière guérison qu'à fermer entièrement la plaie qui est la suite de cette opération.

De HAMBOURG , le 1 Avril.

LA curiosité générale est actuellement fixée sur la ville de Teschen ; mais elle n'est point encore satisfaite sur ce qui s'y passe ; tout s'y traite avec le plus grand secret. Les papiers publics , faute de nouvelles plus importantes , ne sont remplis que des détails des voyages des Ministres , de la description de leurs logemens & d'autres objets de cette espèce qui n'intéressent guère l'Europe qui ne voudroit entendre parler que de leurs négociations ; mais quand on n'a rien à dire , on dit ce que l'on peut. Le Baron de Breteuil a devancé tous les autres Ministres à Teschen , où il arriva le 10 du mois dernier à cinq heures du matin. Le Prince de Repnin entra dans cette ville la nuit suivante , & fut bientôt suivi par le Baron de Riedesel , les Comtes de Torring-Seefeld & de Zinzendorf , & M. de Hohenfels. Le Comte de Cobenzel n'arriva que le 11 à cinq heures du matin , avec les Barons de Herberth & de Col-

Ienbach. M. de Breteuil leur fit le même jour à onze heures une visite qu'ils lui rendirent deux heures après, & leur donna à tous à diner. Le 12 le Prince de Repnin les traita, & le lendemain le Baron de Breteuil leur donna encore un repas. Ce même jour les négociations furent entamées par l'envoi du premier *pro-memoria*, & les conférences commencèrent le 19.

Comme il ne transpire rien de leurs objets & de leurs résultats, les spéculatifs impatients de les pénétrer, examinent avec curiosité tous les mouvemens qu'ils croient pouvoir les mettre en état de former des conjectures. Les premières qu'ils ont faites n'ont pas été favorables à la paix; ils les ont fondées sur l'ordre donné à la caisse générale militaire de Prusse de faire les transports nécessaires pour le paiement des armées de Saxe & de Silésie pendant le mois d'Avril; sur celui d'envoyer promptement à l'armée, les uniformes & les tentes qui se trouvoient à Berlin pour les recrues, & sur la suspension de la vente des chevaux. Les mouvemens qui se font faits en Bohême où ils continuent encore, venoient à l'appui de ces conjectures. Les enrôlemens pour les armées Impériales s'y font avec une telle activité & une telle vigueur, que dans quelques villages où il n'y avoit point assez de jeunes gens, on a enlevé de force des hommes mariés.

Ces préparatifs semblent annoncer en effet que les conférences relatives à la paix éprouvent des difficultés; on a cependant lieu de croire qu'elles auront une heureuse issue. Il seroit bien étonnant que les points essentiels étant réglés d'avance, les articles secondaires éprouvassent des obstacles assez forts pour tromper l'attente générale & les vœux de l'Allemagne. Selon quelques lettres, les difficultés qui arrêtent la signature des traités ne tarde-

ront pas à être levées, puisque l'on est d'accord sur le principal. » Ces articles, ajoutent-elles, n'éprouvent des retards que relativement à des stipulations étrangères à l'objet de la paix actuelle qu'il est question d'y faire inférer. Le Ministère de France, dit-on, veut profiter de sa médiation pour faire stipuler par un article séparé, que les Puissances intéressées reconnoissent l'indépendance des Américains, sous la dénomination de République des Etats-Unis de l'Amérique Septentrionale. Les parties contractantes ne témoignent pas d'éloignement à accéder à cette demande étrangère à leurs intérêts; mais elles désireroient de leur côté que la France reconnût la validité du partage de la Pologne & le confirmât par son accession. Cette réciprocité, continuent les mêmes lettres, est si naturelle, si convenable aux circonstances & aux intérêts de la France, qu'on ne croit pas qu'elle s'y refuse: en effet si elle n'a pas approuvé ce partage, elle ne l'a point désapprouvé ouvertement; elle ne s'y est point opposée, & à présent qu'il est consommé on ne voit pas les difficultés qu'elle pourroit former, & qu'il seroit sans doute un peu tard de former «.

Le seul article essentiel qui, selon d'autres avis, a été susceptible de quelques difficultés dans les premières conférences, est celui qui regarde la satisfaction à donner à la Maison de Saxe. Les Ministres médiateurs lui ont, dit-on, proposé de se contenter de 3 ou 4 millions de rixdahlers, mais elle les a refusés comme étant fort au-dessous de ses prétentions. D'autre part le Ministre Palatin a aussi refusé d'accepter cette proposition en disant que cette somme étoit trop considérable; il en a offert la moitié en argent comptant, & de céder pour le reste Mindelheim & Ufensteig.

Le tems ne tardera pas à nous apprendre ce qu'il faut penser de ces avis, & le résultat de la négociation; la certitude d'être bientôt en état de le mettre sous les yeux de nos lecteurs, doit nous empêcher de nous arrêter à tout ce que l'on débite, & qui jusqu'à présent paroît fort hasardé.

Les recrues destinées à compléter le corps des troupes Ducales de Brunswick, qui a passé à la solde Britannique, s'est mis en marche le 26 du mois dernier pour aller s'embarquer à Stade, où le Général Faucit doit se rendre pour recevoir leur serment & celui des recrues d'Anhalt-Zerbst qui s'y embarqueront également. Il le fera prêter aussi aux recrues Hessoises qui passeront à Bremerlehe sur les bâtimens de transport.

Le 28 du mois dernier, on a publié ici pour la sûreté des navigateurs, que l'eau du canal méridional à l'embouchure de l'Elbe, n'avoit actuellement que 8 à 9 pieds de profondeur, & qu'en conséquence on en avoit retiré toutes les balises; mais que comme il se trouvoit dans le canal septentrional 17 à 18 pieds d'eau, on pouvoit continuer la navigation avec sûreté.

On apprend dans le moment de Copenhague, qu'un magasin à poudre situé près de cette ville, & dans lequel il y avoit 4 à 500 quintaux de poudre, a sauté en l'air. Cet accident funeste dont plusieurs personnes ont été les victimes, a endommagé la plupart des maisons voisines. Il a été fort heureux qu'un autre magasin situé à peu de distance, & dans lequel il y a 1200 quintaux de poudre, ait résisté à l'ébranlement, & n'ait pas également sauté.

De Ratisbonne, le 1 Avril.

IL paroît que l'accommodement entre la

O 5

Maïson Palatine & la Maïson de Saxe est l'objet principal qui arrête actuellement la paix qui se négocie à Teschen. Le Duc des Deux-Ponts vient, dit-on, de faire déclarer qu'il ne donnera jamais son consentement à la cession d'aucune partie de la Bavière à la Maïson d'Autriche, ni à celle d'aucun bien-fonds à la Maïson Electorale de Saxe ; ajoutant que si cette dernière réclame la succession allodiale de Bavière, il lui paroît juste qu'elle se charge aussi en même-tems d'une partie proportionnée des dettes passives du feu Electeur.

Les prétendans à cette succession ne négligent pas dans ce moment d'exposer leurs droits & de les appuyer ; le Secrétaire de légation de la Cour de Wurtemberg, présenta le 27 du mois dernier à tous les Ministres de la Diète, un Mémoire intitulé : *Déduction des droits héréditaires de régrédience de la Maïson Ducale de Wurtemberg, sur quelques parties de la succession allodiale de Bavière.* Cet écrit qui contient neuf feuilles d'impression, traite d'abord des mouvemens auxquels l'ouverture de la succession de Bavière a donné lieu, en général, & des biens allodiaux en particulier ; vient ensuite l'histoire originaire & généalogique des prétentions de la Maïson de Wurtemberg, sur cette succession allodiale, en conséquence de deux mariages contractés dans le 14 & le 15^e siècles, entre deux Princesses Bavaraises & deux Comtes de Wurtemberg. On prouve ici que ni le droit Romain ni celui d'Allemagne ne peuvent être contraires au droit de succession des héritiers féminins. On s'attache à prouver encore que parmi les objets de la succession du feu Electeur de Bavière, la partie allodiale forme un des principaux, que peuvent réclamer non-seulement les Agnats les plus proches de feu S. A. E., mais encore toutes les Maïsons illuf-

tres apparentées par des unions formées par leurs Princes avec des Princesses de Bavière. Ce cas est celui de la Maison Ducale de Wurtemberg, qui, suivant les Historiens & autres indicateurs généalogiques, comptoit 8 Princesses issues de la célèbre Maison de Seheyer-Wittelsbach, mariées avec des Comtes ou Princes de Wurtemberg; qu'elle se contentoit cependant d'en citer deux, Elifabeth, fille de l'Empereur Louis IV, & Elifabeth, fille du Duc de Bavière Landshut, qu'en exposant ses droits à l'Empereur & à tous ses autres Co-Etats de l'Empire, elle se flattoit qu'ils seront reconnus, & qu'ils interposeront leurs bons offices, pour que toutes les parties intéressées puissent obtenir justice & satisfaction.

L'Electeur de Trèves, en qualité de Prince-Evêque d'Augsbourg, demande aujourd'hui qu'on lui confère les fiefs de Schwabec & de Holenschwangau, vacans par la mort de l'Electeur de Bavière, qui avoient été donnés au Prince-Evêque d'Augsbourg, pour l'indemniser d'une perte de 4 millions 600 mille florins, qu'il avoit essuyée dans la guerre pour la succession d'Espagne, mais qu'il avoit été ensuite obligé, par la paix de Bade, de restituer à l'Electeur de Bavière, pour lui & ses descendants mâles seulement.

I T A L I E.

De LIVOURNE, le 1 Avril.

LE Grand-Duc & la Grande-Duchesse font arrivés de Vienne à Florence le 29 du mois dernier, au grand contentement de tous leurs sujets, qui soupiroient après leur retour. LL. AA. RR. étoient accompagnées du Comte de Turn, de la Comtesse de Colloredo & de plusieurs autres personnes de distinction.

Le rétablissement de la Marine occupe beaucoup le Gouvernement des Deux-Siciles. Pour former des Officiers instruits , le Roi a ordonné qu'un certain nombre de Gardes de la Marine aillent servir sur les vaisseaux de guerre des Puissances ses alliées.

Il a été rendu dernièrement à Naples un Edit remarquable : il porte qu'à l'avenir aucune personne du sexe ne sera plus reçue en plainte contre celui dont elle aura reçu les soins , lui eût-il fait une promesse de mariage par écrit , ou de bouche , en présence même de témoins ; on excepte le seul cas où il seroit prouvé évidemment qu'il auroit usé de violence à son égard. Le but de cette loi est d'empêcher que des femmes artificieuses & adroites ne troublent le repos des familles & ne les exposent au déshonneur ou à des mésalliances.

Le Pape , écrit-on de Rome , a fait publier une Ordonnance par laquelle , à l'exemple des autres Etats neutres , il prescrit à ses sujets l'observation de la plus exacte neutralité dans les circonstances actuelles ; il défend aux sujets de l'Etat Ecclésiastique de servir sur des bâtimens des Nations en guerre , sous peine d'emprisonnement à leur retour , & de confiscation de leurs biens s'ils s'obstinoient à ne pas vouloir revenir.

S. S. , ajoutent les mêmes lettres , a été attaquée depuis le 11 du mois dernier d'une fluxion catharrale , dont on a craint d'abord les suites les plus funestes , qu'on est parvenu à détourner heureusement , de manière qu'on se flatte de la voir bientôt rétablie. Elle a vu avec chagrin que la plupart des Puissances ont défendu dans leurs Etats la publication , des actes de la rétractation de Febronius ; l'Espagne & l'Impératrice-Reine en ont donné le premier exemple ; la République de Venise

vient de l'imiter. L'avis que S. M. I. & R. a fait publier dans ses Etats d'Italie, est conçu ainsi : » L'Impératrice-Reine ayant été informée exactement par plus d'une voie, de tout ce qui s'est pratiqué pour arracher à M. de Hontheim la rétractation prétendue volontaire de Febronius, qu'on fait aujourd'hui avoir été minutée à Rome, dans les principes du X^e siècle, contraires aux droits des Souverains, S. M. I. & R. a jugé à propos d'interdire dans ses Etats l'introduction, réimpression, débit & distribution desdits actes, ainsi que de tout ce qui a quelque connexion ou rapport quelconque avec l'histoire de cette rétractation «.

A N G L E T E R R E.

De LONDRES, le 1 Avril.

AUCUNE des nouvelles consolantes que l'imagination féconde de nos agioteurs s'étoit empressée de répandre, ne s'est confirmée. La prétendue défaite du Comte d'Estaing & la prise prochaine de la Martinique qu'ils annonçoient, ont simplement fait hausser les fonds pendant quelques jours; c'est ce qu'ils demandoient, & ils en ont profité. Tout à coup ils ont baissé, & on l'attribue à des nouvelles fâcheuses. On prétend que la réunion du renfort qu'attendoit le Comte d'Estaing, s'est faite par une autre voie que celle où l'Amiral Byron s'étoit posté pour l'intercepter. Un vaisseau neutre ayant, dit-on, rencontré M. de Grasse, & lui ayant appris la situation des choses aux Antilles, l'a déterminé à prendre une route plus sûre. Il résulte de ces nouvelles, qui sont au moins vraisemblables, que la Martinique est à présent pourvue de tout ce dont elle avoit

besoin , & M. d'Estaing , avec 19 ou 20 vaisseaux , en état de tenir tête à nos forces maritimes ; ainsi nos grands succès dans cette partie du monde , se réduisent à la conquête de Sainte-Lucie ; & la lettre suivante , écrite de cette isle même par un de nos Officiers , peut mettre en état d'en apprécier l'importance , & notre situation.

» Nous nous trouvons encore dans notre conquête : cette isle , qui est toujours très-mal-saine , l'est à présent plus que jamais. Il s'est déclaré parmi les troupes de terre une fièvre dangereuse , qui nous menace des suites les plus fatales. Déjà trois de nos Capitaines , MM. Cadogan , Courtenay & Chetwynd , n'ont pu résister au climat & sont morts. Les Officiers aussi bien que les Soldats ne souhaitent rien avec plus d'ardeur que de recevoir d'Europe l'ordre d'évacuer l'Isle , ou d'être envoyés à quelque'autre expédition. Nous ne pensons point à attaquer la Martinique , regardée comme imprenable ; mais la Guadeloupe se trouve à présent dans un état qui pourroit entrer dans nos projets. Les François ont si bien fortifié la Dominique qu'on a abandonné toute idée de la reprendre : on en avoit le dessein , lorsque la flotte du Comte d'Estaing parut & fit un débarquement à Ste. Lucie. Quant à l'échec que les François ont essuyé en voulant nous déloger de cette Isle , c'est au Brigadier Meadows que l'honneur en est dû pour ce qui regarde les troupes de terre : il étoit isolé avec son détachement : le reste de notre corps n'a presque pas eu part à l'action. Les dispositions que le Général Grant avoit faites pour recevoir l'ennemi , manquoient du côté de l'art & du jugement , au point que rien n'eût pu sauver l'armée Britannique , si les guides pris par les François les avoient bien conduits. Le terrain où le brave Brigadier Meadows avoit été placé , étoit à 4 milles de distance de nos vaisseaux de guerre , & de transport. Ceux-ci , lors de l'attaque , absolument sans

défense du côté de terre, n'ont pu être détruits. Ce fut un bonheur extrême pour nous, qu'on dirigea l'attaque contre le poste de M. Meadows; il est pourtant vrai qu'on a beaucoup exagéré les forces Françoises : elles n'alloient pas au-delà de 7 mille hommes, y compris un mauvais ramas de miliciens, de Mulâtres & de Nègres. Les François auroient pu attaquer la Grenade qui étoit sans défense, & laisser au climat de Ste. Lucie le soin de nous chasser. Ils savoient que de tous les détachemens qu'ils envoyoit de la Martinique pour y tenir garnison, il n'y survivoit jamais qu'un très-petit nombre, après un court séjour; vérité dont nous faisons la triste épreuve. Le 24 Février le nombre des malades est d'un sur deux; presque aucun des Officiers ou Soldats blessés n'a réchappé, nous avons enterré déjà 350 morts, & nous avons 1800 malades pour lesquels nous craignons beaucoup.

Du côté de l'Amérique Septentrionale, nous n'avons aucunes nouvelles de ce qui se passe sur le Continent, & nous devons en être inquiets. La gazette ordinaire de la Cour s'est contentée de publier un avantage que le *Chester*, vaisseau armé de 20 canons, a remporté le 15 Février dernier sur mer; il a attaqué un vaisseau François, qui s'est rendu après avoir perdu 70 hommes dans 2 heures & demie de combat. C'est, dit l'Auteur de la relation, le vaisseau de guerre l'*Apollon* de 50 canons, commandé par un nommé Kelly, Irlandois, qui s'est conduit avec la bravoure la plus déterminée, & qui, pendant le combat, a passé son épée à travers le corps de 7 hommes qui ne vouloient pas rester à leurs postes. Ce vaisseau de guerre est absolument inconnu à tous ceux qui ont vu les états qu'on a publiés de la marine Françoisie. Il n'y en a que 4 de 50 canons, qui sont, le *Sagittaire*, le *Flamand*, le *Fier* & l'*Amphion*; & on n'en connoît aucun, pas même des fré-

gates sous la dénomination de l'*Apollon*. Cette nouvelle importante , publiée par la gazette de la Cour , & copiée dans toutes les autres , n'a été donnée que par M. Young , garde de la marine ; comme il date sa lettre du vaisseau du Roi le *Fly-Fish* , on est un peu étonné que le Capitaine n'ait pas écrit lui-même , & ait laissé ce soin à un subalterne qui l'a fait en son propre & privé nom ; & on soupçonne qu'il y a quelque méprise sur la force & le nombre des canons de ce vaisseau.

Pendant qu'on hâte à Portsmouth les préparatifs nécessaires pour mettre notre flotte en état de fortir , elle se trouve exposée de nouveau à manquer de Commandant. Le Chevalier Charles Hardy qui a été nommé , & qui a déjà arboré son pavillon à bord du *Britannia* de 100 canons , se trouve retenu au lit par un violent accès de goutte , dont on craint qu'il ne soit pas rétabli de si-tôt. Le Ministère embarrassé sur le choix d'un Amiral en chef qui lui convienne autant que Sir Hardy , a , dit-on , jetté les yeux sur Sir Robert Harland pour le remplacer , afin que le départ de la flotte ne soit pas retardé. Sa destination est de croiser à la hauteur de Brest pour épier les mouvemens des François ; elle fera , dit-on , composée de 42 vaisseaux de ligne , dont 3 de 100 canons & 6 de 90.

» Ce ne sont pas les Amiraux qui nous manquent , dit un de nos papiers , nous n'en avons pas moins de 65 actuellement ; & nous n'en avons que 13 en 1757. La différence de la dépense pour cet article seulement est prodigieuse. En 1756 , 1757 & 1758 , on ne fit que 234 Lieutenans-Généraux , il y en a eu 215 nommés dans le courant de l'année 1778 seulement. L'état des fonds pour la demi-paye en 1757 , n'étoit que de 30,000 liv. sterl. , il monte actuellement à 80,000.

Les inquiétudes sur le compte de l'Espagne s'accroissent journellement ; la résolution que cette Puissance avoit prise de faire escorter désormais tous les navires destinés pour les Indes & pour l'Amérique , ou qui en reviennent , les avoient un peu dissipées ; on inféroit qu'une pareille précaution n'annonçoit pas qu'elle s'attendoit à une guerre prochaine ; mais nos politiques croient que les avantages que nous avons remportés dans les deux Indes , ne peuvent servir qu'à accélérer la résolution que son intérêt a paru lui dicter depuis si long-tems ; en présentant cette perspective à la Nation , ils ne manquent pas de lui offrir des raisons de se rassurer sur les suites. » La jonction des forces navales des deux Puissances , disent-ils , n'est pas d'une exécution facile ; celles de la France sont concentrées dans le port de Brest. On n'a pas d'exemple d'une flotte sortie de ce port qui se soit jointe à une autre sortant de quelque port d'Espagne. C'est toujours sur la Méditerranée qu'elles se sont réunies ; & si les deux Puissances essayent de changer l'ancien système , ils prétendent que la flotte Angloise qu'ils assurent être supérieure à celles des ennemis prises séparément , auroit le tems de les battre l'une après l'autre. Les forces de terre ne sont pas moins exagérées que celles de mer ; on ne les porte pas à moins de 140,000 hommes , savoir ; 42,000 de troupes Hano-vriennes , 8000 fournies par les deux Ducs de Mecklenbourg , 20,000 par le Landgrave de Hesse , & 70,000 de troupes nationales «.

Ces beaux calculs n'empêchent pas que l'on ne craigne les conséquences d'une rupture avec l'Espagne ; le soin qu'elle a pris de rendre ses forces redoutables au Mississipi , la met en état de chasser totalement les Anglois des pays qui se trouvent derrière ceux qu'elle oc-

cupe ; de fournir aux Américains tous les secours dont ils ont besoin & qu'ils n'ont reçus jusqu'à présent que de la France. S'il faut en croire quelques-uns de nos papiers, ces allarmes sont vivement senties par le Ministère. » Il a fait dernièrement, lit-on dans un, des ouvertures de l'espèce la plus humiliante, au Marquis d'Almodovar, qui s'est contenté d'y répondre en exprimant une sorte de regret qu'elles n'eussent pas été faites trois semaines plutôt. Les Ministres n'oseront pas nier ce fait «.

Le bruit est général dans ce pays, que les premiers efforts de la France & de l'Espagne réunies, se tourneront contre Gibraltar & Minorque ; on regarde cette dernière isle comme très-exposée ; on assure que la femme du Général Harwey, est partie pour Barcelone, & que celles de plusieurs autres Officiers se sont retirées à Nice & dans quelques autres villes du Continent, parce qu'elles ne se jugent pas en sûreté dans l'isle, où le Général se prépare, à la vérité, à une belle défense, mais qui ne peut la soutenir, vu la foiblesse de sa garnison, à moins qu'on ne lui fasse passer 2000 hommes au moins.

Pendant que des deux partis qui divisent la Nation, l'un cherche à lui donner des allarmes, l'autre s'empresse de la rassurer. » Si l'Espagne se joint à la France, nous pouvons compter que les Hollandois ne resteront pas long-tems neutres ; nous ne devons pas douter qu'ils ne soient dans nos intérêts ; depuis quelques jours, ils ont beaucoup acheté dans nos fonds publics, ce qu'ils ne faisoient pas il y a un mois ; c'est peut-être à cette raison que nous devons la hausse extraordinaire qu'ils ont éprouvée. Leurs achats prouvent qu'ils ont bonne opinion de nos finances, & cela ne peut qu'être très-flatteur, puisque l'on fait combien ils sont con-

noisseurs en ce genre ». Mais selon bien des personnes , la rapidité avec laquelle ces mêmes fonds ont baissé , prouve que cette opinion flatteuse ne s'est pas soutenue ; & on craint , avec raison , que le parti qu'a pris la France de faire des distinctions relatives au commerce des Provinces-Unies ne nous soit funeste ; que le mécontentement des Provinces exclues des privilèges conservés aux négocians d'Amsterdam & de Harlem , ne prévalent sur les dispositions du Stathouder qui nous est favorable , & que le parti de la France ne domine , sinon à la Haye , dans les assemblées particulières des Provinces mécontentes.

On se rappelle que dans la capitulation de Pondichéry , les François demandoient qu'on conservât les ouvrages , & que le Major-Général nous renvoya pour cet article , aux ordres qu'il recevoit d'Europe. On dit qu'ils viennent de lui être expédiés , & qu'ils portent de les détruire. Selon une lettre , les édifices publics n'ont pas été respectés ; la grande Eglise qui servoit de maison au Gouverneur , & la maison de l'Amirauté qui étoient les principaux bâtimens de la ville , ont été entièrement ruinés. Les magasins de la Compagnie , ajoutet-on , étoient remplis des productions les plus précieuses du pays , de diamans , pagodes , monnoies d'or & roupies d'argent , qui ont fait un excellent butin pour ceux qui s'en sont faisis. Plusieurs des marchands noirs qui restent , sont attachés à la France ; ils ont enterré leurs trésors , & on les tient très-resserrés pour les forcer à découvrir les lieux dans lesquels ils les ont cachés.

Cette attaque de Pondichéry , dit un de nos papiers , ordonnée par le Ministère avant d'avoir fait aucune déclaration de guerre , avant qu'il fût question nulle part d'hostilités , a étonné

fans doute les vieux politiques de l'Europe ; mais ici elle a paru un chef-d'œuvre de sagesse. Quelques partisans de la minorité , ont envain soutenu que cette démarche étoit inconsiderée & qu'elle devoit par-tout nous susciter des ennemis ; pour les réduire au silence & leur prouver qu'elle étoit conforme aux principes éternels du Ministère Britannique , on a été obligé de leur faire lire le discours prononcé par un Ministre dans la Chambre des Pairs , peu de jours après le message du Roi , du 17 Mars 1778 , message envoyé après la déclaration du Marquis de Noailles le 13 du même mois ; il prouve assez bien que la prise de Pondichéry n'est point l'affaire du hasard.

» Il est fâcheux sans doute , disoit le Ministre , que la démarche également offensive & insultante de la part de la France , ait été accompagnée d'un éclat que l'honneur de la Couronne & de la Nation prescrivoit de repousser immédiatement. C'est un premier devoir que le Roi a rempli en rappelant son Ambassadeur , & en coupant toute communication. La foudre & l'éclair eussent dû frapper à la fois cette Cour inquiète & insidieuse. Les efforts qu'elle a faits , à la faveur de nos dissensions domestiques , pour s'élever au rang de puissance maritime , eussent déjà été réprimés dans d'autres circonstances ; mais les dispositions pacifiques de l'Espagne & de la France nous laisseront encore le tems de préparer nos mesures ; & le Ministère François entretenu dans la sécurité par notre modération & notre incertitude apparente , ne se portera jamais à frapper le premier coup. Le message du 17 de ce mois , par lequel S. M. exerce la plénitude de sa prérogative , est donc calculé sur des principes manifestes de dignité , de sagesse & de bonne politique ; elle se ménage en effet les moyens de frapper à son gré quelques coups inattendus & décisifs , semblables à ceux qu'elle se

procura à l'ouverture de la dernière guerre, &c.

Selon quelques-uns de nos spéculatifs, la prise de Pondichéry peut avoir pour la nation des conséquences que ceux qui l'ont ordonnée n'ont pas prévues ; c'est ainsi qu'on en parle dans nos papiers. » Quelques Auteurs trop prévoyans annoncerent, lors de la dernière paix, que nous avions eu tort de prendre le Canada. Les mêmes personnes soutiennent aujourd'hui que la destruction totale des établissemens François dans l'Inde, est encore plus dangereuse : car enfin, disent-ils, si la France venoit par hasard à défendre chez elle l'importation des marchandises de l'Inde, quel seroit le véritable fruit de cette pompeuse conquête, sinon la ruine d'un commerce aussi long & aussi périlleux que coûteux ? On a beau leur objecter que si la France n'achete point, les autres États de l'Europe acheteront ; ils ne persistent pas moins à soutenir que la France n'ayant point encore renoncé au droit exclusif de servir de modèle aux autres nations pour les marchandises de luxe ; ces nations imitatrices, n'acheteront point ce qu'elle dédaignera. Les peuples du midi, d'ailleurs, ne feront point dans le cas de recevoir les productions de l'Inde, puisque la Méditerranée, la seule mer qui les entoure, n'est plus au pouvoir de la Grande-Bretagne. On rétablira notre empire dans cette mer, on forcera la France à prendre nos marchandises : ces réponses sont aisées à faire ; mais pour exécuter ces vastes projets, il faut y ajouter celui d'une guerre perpétuelle ; les politiques n'ont donc pas tort en décidant qu'il étoit essentiel de laisser à la France une branche quelconque de commerce dans l'Inde «.

Le procès du vice-Amiral Palliser doit commencer le 12 de ce mois. La salle, où doit être tenu le conseil de guerre, est déjà pré-

parée, & l'on attend avec impatience l'issue de ce procès qu'une grande partie de la nation regarde comme une affaire de forme, & qui, selon l'expression d'un Pair, est simplement un procès pour rire. On n'examinera que la conduite du vice-Amiral à la journée du 27 Juillet; ceux qui ont suivi la procédure faite contre l'Amiral Keppel, savent qu'il n'y a pas un mot propre à faire conjecturer qu'il y ait eu rien de reprehensible dans la conduite de Sir Hugues Palliser pendant le combat; les reproches qui lui ont été faits sont d'une date antérieure & postérieure au combat; on trouve un peu singulier qu'on n'examine précisément que la période de tems où il s'est conduit en brave homme. Cette observation n'a pas échappé au Parlement avant qu'il entrât en vacances; il avoit demandé qu'on lui mit sous les yeux les délibérations de l'Amirauté relativement à ce procès; elles lui furent remises; mais lorsqu'on proposa ensuite de faire des changemens ou d'anéantir une procédure qui ne pouvoit qu'être irrégulière, puisqu'il n'y avoit point d'accusateur, cette motion fut rejetée. Il paroît à la plus grande partie de la nation, que le but du Ministère, qui n'est pas trop satisfait du triomphe de l'Amiral Keppel, seroit de justifier le vice-Amiral, ou du moins de le rétablir un peu dans l'opinion publique où il est très-mal depuis l'accusation qu'il a intentée contre le premier. On doute qu'il y parvienne aussi facilement qu'il parviendra à être lavé par le conseil de guerre.

Nous avons parlé dans le tems du duel du Comte de Rice, avec le Vicomte du Barry, & annoncé le procès commencé contre le premier, relativement à la mort du second. Aujourd'hui nous dirons un mot de son issue. Le Jugement a été prononcé à Taunton le 31 du mois dernier. Le Comte

de Rice, qui est issu d'une des premières familles de la Grande-Bretagne, alliée à deux Maisons Royales d'Angleterre, & qui a possédé, pendant plusieurs siècles, la souveraineté de la Principauté de Galles, aujourd'hui l'appanage des fils aînés des Rois d'Angleterre, adressa aux Juges une courte harangue à la fin de laquelle il produisit sa correspondance avec son Adversaire depuis 1777 ; il paroît qu'il en avoit toujours agi avec une honnêteté peu commune, qu'il lui avoit prêté plusieurs fois des sommes considérables, dont il lui restoit à rembourser au-delà de 2000 louis le jour de sa mort. Il fut acquitté honorablement d'une commune voix par le Juré.

Nos papiers contiennent le détail de plusieurs évènements arrivés depuis peu. En voici un atroce. Miss Ray, célèbre dans ce pays par le charme de sa voix & la tendre amitié que le Lord Sandwich avoit pour elle depuis 17 ans, fut assassinée dernièrement par un M. Akman, qui lui cassa la tête d'un coup de pistolet, & en appuya aussitôt un second sur son front, qui ne fit qu'effleurer la chair. En tombant sur sa malheureuse victime, il s'écria : *tuez-moi, au nom de Dieu, tuez-moi.* Personne ne céda à ses instances ; on s'empressa de l'empêcher de le faire lui-même ; on l'a arrêté. Il paroît qu'il étoit fort amoureux de Miss Ray, qu'il n'en étoit pas bien traité. On a trouvé sur lui une lettre où il l'appelle *My dearest love, ma très-chère amour*, & l'entretenoit de l'excès de sa flamme & de l'espoir où il étoit de se trouver bientôt dans une situation assez heureuse pour pouvoir la partager avec elle.

Le jour suivant, un Officier marié depuis peu avec une riche héritière, jeune & aimable, jouissant lui-même de 3000 liv. sterl. de rente, s'est tué de la manière suivante : il s'est tiré d'abord un coup de pistolet qui n'a fait que le blesser ; il a pris alors son épée & s'est percé la poitrine. Ses

gens entendant le bruit accourent, l'étendent sur un Sopha, & appellent du secours; & pendant qu'ils s'empresent à lui en donner, il s'élançe sur un couteau qu'il voit sur une table, s'en perce le flanc; il ne meurt pas encore; il prend un canif qu'il a dans sa poche, & s'en sert pour se couper la jugulaire, & termine enfin sa vie.

Une femme fut trouvée dernièrement pendue à la colonne de son lit; elle n'avoit pu survivre à la brutalité de son mari, qui l'avoit appelée *Chienne*. On envoya sur-le-champ chercher le bourreau, qui la rappella à la vie, circonstance bonne à remarquer, ajoute le papier qui nous fournit ces traits, dans un pays où l'on se borne à suspendre par le col les personnes que la Justice condamne à la potence, où il est permis, au bout d'une heure, aux parens & aux amis d'enlever les corps & d'en faire ce que bon leur semble. Il est probable que quelques pendus échappent, & bien des gens croient que le Docteur Dodd est du nombre.

ÉTATS-UNIS DE L'AMÉRIQUE SEPT.

De Trentown le 12 Février. Toutes les nouvelles de la Géorgie fortifient l'espérance que nous avons de voir les Anglois bientôt chassés de cette province, qu'ils n'évacueront pas peut-être avec la même facilité qu'ils l'ont envahie. Le Général Lincoln renforcé par 3 mille hommes de Charlestown, est parti avec 7000 hommes de troupes réglées, pour marcher de Purisbourg contre le Colonel Prevost, qui s'avançoit vers Augusta. On assure qu'il en a arrêté la marche, & qu'il a pris possession de plusieurs postes avantageux entre l'armée royale & la ville de Savannah. Pendant qu'il étoit en mouvement pour s'en emparer, le Général Moultrée, avec un gros corps de milices continentales, s'étoit
aussi

aussi mis en marche pour couper la retraite à la petite armée Britannique. Le Colonel Campbell va avoir sur les bras toutes les forces de la Caroline méridionale, & on a lieu d'espérer que l'issue de cette dangereuse expédition dans laquelle il s'est peut-être inconsidérément engagé, ressemblera à celle du Général Burgoyne; elle a eu de même des commencemens brillans; nous saurons bientôt si la fin y répondra. Le Général Clinton a envoyé de New-Yorck 4 régimens pour renforcer les Colonels Campbell & Prevost; c'est un trop foible secours pour changer leur sort; & il paroît qu'ils le partageront; on attend avec impatience des nouvelles ultérieures qui nous apprendront si le Général Clinton lui-même prendra le parti de s'y rendre; il ne peut le faire sans exposer New-Yorck qui sera hors d'état de nous résister avec le peu de troupes qu'il y laissera; & ce parti, s'il le prend en effet, ne fera que changer le théâtre de la guerre, & nous entraîner sur un nouveau terrain où nous essayerons nos forces comme nous l'avons fait sur tous les autres où ils nous ont attaqués.

De Boston le 15 Février. Aux calomnies que les Anglois ne cessent de publier contre nous, nous ne pouvons opposer de meilleure réponse que la lettre suivante adressée par un habitant de cette ville, à un Membre du Parlement de la Grande-Bretagne.

» Vous avez cessé de nous estimer, M., si le bruit d'un rapprochement de l'Amérique avec l'Angleterre, aux conditions honteuses dont vous me parlez, a trouvé croyance chez vous. La Métropole, dites-vous, consent à reconnoître notre indépendance, pourvu que nous nous joignons à elle contre la France; & l'on ose croire à Londres que nous sommes assez lâches pour entendre de

25 Avril 1779.

P

sang froid un aussi abominable marché ? Il n'est point de généreux Américain qui ne rougisse du seul soupçon d'une telle lâcheté ; mais quoique l'indignation générale de mes compatriotes , contre ce bruit injurieux , doive suffire pour le détruire en Amérique & dans toute l'Europe , elle ne suffiroit pas peut-être à Londres pour accabler nos ennemis intéressés , de toute la honte qu'ils méritent pour avoir enfanté ce bruit.

» En lisant attentivement l'histoire de cette guerre, je vois par-tout l'astuce & la corruption employées comme agens principaux par un peuple esclave & riche, contre une nation pauvre & libre. L'Angleterre, en nous poussant à bout par toute sorte de vexations fiscales, n'a pas prévu dès le commencement, combien l'Europe devoit prendre d'intérêt à la cause de notre liberté. Quand elle a vu que nous avions trouvé un allié puissant ; elle a crié à l'injustice, elle a éclaté d'abord en reproches, & ensuite en menaces ; mais quoique ces menaces n'aient été suivies d'aucun effet, elle a toujours conservé le ton haut en Europe, tandis que ses Commissaires venoient nous flagorner en Amérique, & nous assurer bien positivement que la France étoit hors d'état, & de se défendre chez elle, & de nous secourir ici. Il y a quelque tems que ces insinuations perfides nous ont été apportées par les Johnstones & ses adhérens ; mais il y a aussi quelque tems que les nouvelles des mers d'Europe nous ont appris que le pavillon de France disputoit avec succès leur empire au pavillon Britannique ; enfin une escadre Française arrivée à notre secours, nous a convaincus de la bonne foi & de la force de notre nouvel allié.

» Que faisoient vos Ministres pendant ce tems ? ils calomnioient l'Amérique, ils semoient par-tout la défiance contre les prétendus projets ambitieux de la Cour de France. Nous leur répondions à Saratoga, à Montmouth par des victoires, & notre allié rassuroit l'Europe en publiant ses traités avec

l'Amérique. Enfin, quand le Ministère a été bien convaincu que les événemens n'étoient pas aussi aisés à maîtriser que la majorité, il a employé la misérable ressource des faux bruits, & des nouvelles controuvées pour nous effrayer & pour nous détacher de notre nouvelle alliance.

» Pendant le séjour de l'escadre Française dans nos parages, rien n'a été oublié pour semer la zizanie entre nous & les François, & l'histoire impartiale de la campagne actuelle vous apprendra peut-être un jour que tous les Américains n'ont pas été également fidèles aux intentions & aux ordres du Congrès général.

» Depuis le départ de cette escadre, on a répandu ici le bruit que la France, prête à succomber en Europe sous les efforts de la marine Britannique, alloit nous abandonner; on nous a même ajouté que les menées de l'Angleterre avoient décidé la Cour d'Espagne à rester neutre dans cette querelle importante, dont les suites intéressent également le commerce de tous les Etats de l'Europe.

» Je ne crois pas à la vérité d'un seul de ces bruits, & je juge de la fausseté de ceux qui nous viennent de votre continent par l'absurdité de ceux qu'on a répandus dans le nôtre. Je n'examinerai point si la flotte du Comte d'Estaing pouvoit faire davantage en notre faveur dans les circonstances données; mais je vois clairement qu'elle a éloigné de nos côtes les vaisseaux & les armées Angloises; que la Grande-Bretagne a été détournée de la conquête du continent par la nécessité de veiller à la conservation de ses Isles. Je vois se fondre dans New-York la petite armée de Clinton, appauvrie par des détachemens envoyés aux Isles, & affamée faute de secours interceptés pour la Jamaïque: plus loin je vois le Lieutenant-colonel Campbell entouré à Sawanah dans la Georgie, de différens corps de troupes continentales, qui le menacent des fourches de Saratoga en lui coupant toute communica-

tion avec la mer, le seul côté d'où il puisse recevoir des secours & des vivres. Ajoutez à cela le commerce rendu libre à Philadelphie & à Boston, & concevez ensuite comment un peuple qui n'est pas corrompu, & qui doit tous ces avantages à un allié généreux, peut-être soupçonné de vouloir reprendre les fers d'un maître tyrannique dont cet allié vient de l'affranchir, &c. &c.

FRANCE.

De VERSAILLES, le 20 Avril.

LE 6 de ce mois, le Roi & la Famille Royale ont signé le contrat de mariage de M. Benjamin-Eléonor-Louis Frotier, Marquis de la Coste-Messellière, avec Demoiselle Anne-Justine de S. George-de-Verac; celui du Comte de Moreton-Chabrillan, Mestre de Camp, Capitaine en survivance d'une des compagnies des gardes de Monsieur, avec Demoiselle Frotier de la Coste-Messellière, maison distinguée dès le 9^e siècle par ses fondations, qui a eu plusieurs Prélats de son nom dans différens sieges, Chevaliers de Rhodes & des Ordres du Roi, & Grands Officiers de la Couronne. Le même jour S. M. & la Famille Royale signèrent celui du Marquis de Mortemart, avec Demoiselle de Nogu.

Le Roi a nommé à l'Abbaye de Chaalis, Ordre de Citeaux, Diocèse de Senlis, l'Archevêque d'Aix.

Le Chevalier de Ternay, Chef d'Escadre, a eu l'honneur d'être présenté au Roi à son arrivée de Brest, par M. de Sartine, Ministre & Secrétaire d'Etat au département de la Marine. Cet Officier doit retourner incessamment dans ce port, pour y prendre le commandement du vaisseau le *St-Esprit*, faisant partie de

l'armée navale commandée par le Comte d'Orvilliers.

Le 12 de ce mois, la Reine dont la santé continue à se fortifier, s'est rendue à son Château de Trianon où elle doit rester jusqu'au 21; Madame Elifabeth de France s'y est rendue avec S. M.

De PARIS, le 20 Avril.

L'ESCADRE qui se rend en Amérique, sous les ordres de M. de la Mothe-Piquet, est composée des vaisseaux l'*Annibal*, le *Diadème*, de 74 canons, le *Réséchi*, l'*Artésien*, de 64, & l'*Amphion* de 50. Elle a sous son convoi 8 navires portant le premier bataillon de Dillon, 900 hommes de la légion de Lauzun, & grande quantité de munitions de guerre & de bouche. Le 7 elle étoit en rade, n'attendant qu'un vent favorable pour appareiller, ainsi qu'une flotille Américaine, qui devoit partir en même-tems, sous l'escorte du *sier Rodrigue*. Elle a dû mettre à la voile peu de tems après.

On dit que le Vicomte de Noailles, fils du Maréchal de Mouchy, s'est embarqué sur l'Escadre de M. de la Mothe-Piquet, qu'il est nommé Colonel du Régiment d'Armagnac, à la place du Comte de Lowendhal, qui quitte son Régiment, parce qu'il va être fait Maréchal de Camp. On parle aussi d'une promotion prochaine d'Officiers - Généraux, & qu'on va établir dans le Militaire un nouveau rang désigné par le nom de Général-Major, connu seulement dans les Pays-Etrangers, & qui n'existoit point en France.

La réunion de M. de Grasse avec M. d'Estaing doit être effectuée à présent; des lettres particulières l'annoncent. depuis quelques

jours. Cet évènement qu'on desire & qui doit totalement rassurer sur le sort de nos isles & nous donner au moins l'égalité sur ces mers, ne peut tarder à être confirmé par des nouvelles directes.

Les vaisseaux qui doivent composer la grande flotte de Brest continuent à mettre en rade, & sortent tous successivement du port à mesure qu'ils sont prêts. La flotte sera en état d'appareiller à la fin de ce mois.

On apprend de S. Malo qu'on frette au Havre & à Granville quantité de navires marchands pour le Roi; on en a fretté aussi plusieurs à Cherbourg; on part de-là dans les ports pour conjecturer des projets d'embarquement dont nous pourrions parler aussi-tôt que ce qu'on en dira sera moins vague. » Nous apprenons, continuent les mêmes lettres, que les volontaires de Nassau qui étoient à Rochefort, arrivent à S. Malo; nous ignorons quelle est l'expédition à laquelle ils doivent être employés. On avoit dit dans le tems qu'ils devoient être conduits à celle du Sénégal dont la prise annonce qu'ils ont une autre destination. Cet établissement de la côte d'Afrique que nous avons formé & qui nous avoit été enlevé en 1758, revient à ses premiers maîtres. Cette conquête fut la première qui, dans la guerre dernière, ramena la victoire sous les drapeaux de la Grande-Bretagne; elle avoit fait passer entre les mains de nos ennemis, outre la facilité pour la traite des Nègres, le commerce de la gomme & des autres productions de l'Afrique, dont avant cette époque les Hollandois, nos facteurs naturels, avoient partagé avec nous les avantages. On dit que les vaisseaux partis avec l'Amiral Hugues devoient tenter quelque chose contre Gorée; l'évacuation qu'on a faite de cette isle prouve le peu d'importance que le Gouvernement y at-

tache ; ils n'y trouveront aucune difficulté , & on espère qu'ils en trouveront de plus considérables au Sénégal s'ils comptent de nous le reprendre «.

Le gouvernement général du Sénégal a été donné au Duc de Lauzun , & le commandement général au Vicomte d'Arrot , Colonel d'Infanterie , qui avoit été chargé d'apporter la nouvelle de la prise de cet établissement. » Cet Officier , dit une lettre de Brest , a fait la plus grande diligence , puisqu'il n'a mis que 21 jours à son voyage. On assure qu'outre la grosse artillerie dont la relation parle , on a trouvé aussi dans le fort S. Louis beaucoup de poudre & de lingots d'or dont elle ne fait pas mention. Les Rois voisins , ajoute-t-on , sont venus témoigner au Duc de Lauzun & au Marquis de Vaudreuil toute la joie qu'ils avoient de revoir les François.

Selon les lettres de Bretagne , on espère pouvoir relever la frégate le *Fox* , si les vents continuent à souffler du côté de l'Est. La frégate l'*Aréthuse* échouée sur nos côtes a été entièrement fracassée ; son équipage étoit composé de 300 hommes qui sont tous prisonniers à l'exception de 15 , qui , comme nous l'avons dit , s'étoient sauvés dans la chaloupe. On se rappelle que cette frégate est la même qui engagea la guerre en combattant contre la *Belle-Poule* ; son sort étoit de périr sur nos côtes ou d'y être vaincue , & elle n'a pu l'éviter.

» Nos environs , écrit-on de Vannes , se garnissent de troupes ; il en arrive journellement dans différentes parties de la Bretagne d'où elles se rendent à portée de Brest , où il se rassemble un grand nombre de vaisseaux de transports. L'Angleterre observe avec inquiétude tous nos mouvemens , & s'il faut en croire

des lettres de Portsmouth, l'armement & l'équipement de la flotte assemblée dans ce port, ne seront pas complets de long-tems. A mesure qu'il arrive à Brest des ordres pour faire partir des vaisseaux pour l'Amérique, on apprend qu'ils seront remplacés par d'autres; outre le *Destin* & le *Caton* qu'on attend de jour en jour de Toulon, on vient de recevoir la nouvelle que la *Bourgogne* & la *Victoire* du même département, ont ordre de se rendre à Brest.

» Le 6 de ce mois, ajoute cette lettre, il s'est perdu, pendant la nuit, sur les feuillettes près de Camaret, un vaisseau marchand de 190 tonneaux, venant de Rochefort, chargé de vin pour le compte des munitionnaires; le Capitaine qui avoit sa femme à bord, a eu le bonheur de se sauver ainsi que tout l'équipage; des chaloupes envoyées de Brest, ont retiré aussi presque toute la cargaison, & on espère pouvoir remettre ce navire à flot «.

» On mande de Cadix à nos négocians, écrit-on de Morlaix, de se presser de faire leurs envois, parce que dans peu, il ne sera peut-être plus prudent de se servir de bâtimens neutres pour le commerce, & que toutes les apparences sont que l'Espagne va se mêler de notre querelle avec la Grande-Bretagne. Les ordres sont donnés dans tous les ports de cette Monarchie pour armer tous les navires de guerre sans exception, & il y a 50,000 matelots pour les monter, indépendamment des matelots étrangers qu'on a engagés. La flotte augmente tous les jours; les forces de terre ne vont pas à moins de 120,000 hommes: jamais cette Puissance ne fut armée d'une manière aussi redoutable, & l'on se persuadera difficilement que tant de préparatifs & de dépenses n'aient point d'autre objet que la précaution. Le printems

approche, & il ne peut manquer de résoudre ce problème embrouillé, contre lequel tous les calculs de la politique ont échoué jusqu'à présent «.

Les lettres de différens ports du Royaume annoncent la rentrée successive de plusieurs navires partis de Saint-Domingue, & dont le sort inquiétoit. Plusieurs ont été pris; mais le plus grand nombre est déjà arrivé. On mande d'Aigues-Mortes en Languedoc, que des corsaires de Mahon ont paru devant le Grau du Roi, & qu'ils ont enlevé plusieurs tartanes de pêche entre ce port & Sainte-Marie. Le Commandant de cette place & le Lieutenant-Général de l'Amirauté, ont en conséquence écrit au Ministre pour demander des troupes & une frégate qui veille à la sûreté de cette partie de nos côtes.

» Le Maître-d'armes de la marine, écrit-on de Toulon, le célèbre Roubaud qui avoit équipé un petit corsaire de 4 canons de 4, 8 pierriers & 40 hommes d'équipage, dont on n'avoit point entendu parler depuis un mois qu'il étoit parti pour aller croiser sur les côtes d'Espagne, vient de rentrer avec 6 prises Angloises, évaluées à 200,000 livres. Comme il a été heureux, il va armer un gros corsaire en société avec plusieurs personnes, qui comptent également sur sa conduite, son courage & son bonheur «.

Le corsaire le *Jean Bart*, Capitaine Cotten, armé de 20 canons & de 120 hommes d'équipage, après avoir eu de grands succès dans ses différentes croisières, a eu le malheur d'être pris par le sloop Anglois le *Delight*, à la hauteur de Dunmore; il a soutenu un combat opiniâtre pendant 5 heures; il y en avoit déjà 3 qu'il duroit lorsque le vaisseau de guerre An-

glois le *Jupiter* parut à sa vue, & resta spectateur du combat, auquel il n'auroit pas manqué de prendre part si le *Jean Bart*, fort endommagé, hors d'état d'échapper au *Jupiter* quand il auroit mis le *Delight* hors de combat, n'eût amené 2 heures après.

» Nous nous empresseons de transcrire ici l'avis suivant que nous avons reçu :

Avis à MM. les Auteurs du Mercure de France.

» Vous avez annoncé MM. dans le Journal de la première dixaine de Mars, un Prospectus d'armement à Nantes, fait par MM. Desgranges & Compagnie, de six frégates de 36 pièces de canons chacune, & de deux corvettes qui doivent s'armer en guerre pour soutenir le commerce de l'Etat, & dont les souscriptions doivent se faire par un esprit de patriotisme qui paroît des mieux combinés. Pour répondre & participer à des vues aussi sages que légitimes, que celles de toute la Nation, un Officier que le zèle a toujours conduit pour le service de Sa Majesté, ayant conçu le projet de se rendre utile pendant cette guerre, comme il l'a pratiqué dans les précédentes, pourvu d'ailleurs de l'agrément de Mgr. de Sartine, Ministre de la Marine, qui lui fait l'honneur de protéger ses services, pourroit offrir à cet armement des ressources militaires concernant les troupes propres à servir sur ces frégates. Cette troupe, qui aura l'honneur de se mettre sous la protection de la Cour, sera composée d'une première compagnie de 150 Volontaires de distinction, tous jeunes gens nés avec des sentimens au-dessus de la commune populace, qui, par leur zèle, répondront au desir de toute la Nation : chaque Officier propose de mettre en masse, pour l'habillement, une somme de 300 liv. & chaque Volontaire celle de 200 liv. si on veut la recevoir

par souscription ; elle croit pouvoir trouver les occasions favorables pour se distinguer sur un armement de l'espèce que MM. Desgranges & Compagnie proposent, espérant que conduits par des sentimens d'émulation, d'honneur & de patriotisme, elles ne pourront manquer de mériter l'estime de tous ses compatriotes.

Pour s'attirer la confiance de la Compagnie à laquelle elle sera attachée, on propose aussi de faire connoître les qualités du Chef & des Officiers qui la composeront. Le Chef sert depuis 1746, tant sur terre que sur mer ; il a fait les campagnes d'Italie & celles d'Amérique pendant la dernière guerre, a été fait Capitaine des Grenadiers en 1759, & Chevalier de St. Louis en 1763, n'étant pour lors âgé que de 24 ans. Il a reçu sept blessures considérables tant en Italie, qu'en Amérique ; il peut prouver qu'il est le cent quarante-quatrième Militaire de sa famille depuis 1663, tant en France en Espagne, qu'en Allemagne, & il a cinq fils qu'il destine au même état. Tous ces faits sont entre les mains de M. de Sartine, qui lui fait l'honneur de protéger ses services par toutes sortes de bontés, & dernièrement par la lettre que ce Ministre a bien voulu lui écrire pour la récompense de ses services passés.

Copie de la Lettre de M. de Sartine, au Chevalier de Larminat.

A Versailles ce 30 Mars 1779.

» J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 9 de ce
 » mois, par laquelle vous me demandez la per-
 » mission de lever huit Compagnies de Volontai-
 » res de cent-cinquante hommes pour servir sur
 » les frégates qui doivent être armées à Nantes
 » par les sieurs Desgranges & Compagnie ; vous

» pouvez faire afficher le Prospectus que vous
 » m'avez envoyé , & prendre avec ceux qui desirè-
 » ront servir sur ces frégates , tels arrangemens
 » que vous jugerez à propos , pourvu qu'ils ne
 » soient pas contraires aux Ordonnances & Décla-
 » tions du Roi.

Je suis très-parfaitement , &c. *Signé* , DE SAR-
 » TINE «.

» MM. Desgranges & Compagnie sont priés de
 répondre par le Mercure de France , à la proposi-
 tion qui leur est faite pour recevoir cette Com-
 pagnie de Volontaires , en qualité de Souscrip-
 teurs , dans leur armement , moyennant les avan-
 tages respectifs , & prendre avec M. le Chevalier
 de Larminat les arrangemens qu'ils trouveront les
 plus avantageux pour les parties militaires , de
 concert avec tous les Intéressés.

Son adresse est à Luxeul , en Franche - Comté ,
 par Lure à Luxeul «.

Une lettre de la Rochelle du 19 du mois
 dernier , porte qu'une louve d'une taille extraor-
 dinaire blessa , quelques jours auparavant , le
 nommé Pierre Tauffin qui travailloit à la vigne
 dans le Fief de Muranville , auprès du bois du
 Château de Cheusse. La louve , qui étoit sans
 doute enragée , entra dans le bois , où on la
 poursuivit sans pouvoir la tirer. Alors on sonna
 le tocsin dans les Paroisses de Sainte-Soulle ,
 Bourgneuf & Dampierre ; tous les habitans
 s'étant rassemblés , on forma une grande en-
 ceinte , & l'on parvint à tuer cette bête dan-
 gereuse. On se rappelle qu'il y a environ 12
 ans qu'un loup enragé fit périr plus de 28 per-
 sonnes dans les environs de la même ville.

Le 3 Avril , le feu a pris au village de Saint-
 Saustieu , situé à trois lieues d'Amiens , sur la
 grande route de cette ville à Paris ; le vent

qu'il faisoit, & le manque d'eau dans les mares du village, occasionné par la sécheresse de l'hiver dernier & du printemps, ont accéléré le progrès des flammes, au point que de 400 maisons dont le village étoit composé, il en a été consumé 250, avec les écuries, granges & étables qui en dépendoient. Les brigades de Maréchaussée d'Amiens & de Breteuil, avec leurs Officiers, se sont transportées aussi-tôt à Saint-Saufieu, elles ont rassemblé les habitans des paroisses voisines; & c'est à leur activité que le village doit la conservation des 150 maisons qui sont restées sur pied. Les habitans de ce lieu sont pour la plupart des Rouliers & des Voituriers, qui vivoient dans une sorte d'aïfance; ceux dont les maisons ont été brûlées sont ruinés. On estime la perte à environ huit cents mille livres. M. d'Agay, Intendant de Picardie, en suivant le plan qu'il a adopté, & dont on sent de plus en plus l'utilité dans cette province, se propose de répartir les secours que le Roi voudra bien accorder à ces infortunés, entre ceux qui se détermineront à couvrir en tuiles. C'est le seul moyen que l'on puisse employer avec succès, pour éviter les fréquens incendies auxquels sont exposés les villages de Picardie, presque tous couverts en chaume. On a remarqué qu'une maison couverte en tuiles, placée au milieu de la partie du village de Saint-Saufieu qui vient d'être incendiée, a été préservée des flammes.

Il paroît un mémoire très-intéressant suivi d'une consultation pour la Marquise de Cabris, fille du Marquis de Mirabeau; l'objet de ces écrits, est une réclamation contre des ordres supérieurs qui retiennent la réclamante dans un couvent; éloignée de son mari qui est interdit par cause de démence, elle demande à jouir

de son état, & de la tutelle de sa fille ainsi que de la curatelle de son mari, dont elle est privée contre l'attente de la loi.

La plaidoirie commencée à la Tournelle à l'occasion du prétendu fils du Comte de Solar a attiré la foule aux audiences. Nous avons parlé dans le tems du sujet de cette cause intéressante; il résulte jusqu'à présent des réponses de M. Cazeaux accusé, qui est dans les prisons du Châtelet, qu'il avoit été véritablement chargé de conduire aux eaux de Bagnères un enfant sourd & muet, fils de Madame la Comtesse de Solar; que cet enfant y a été conduit & traité sous son nom; qu'il a été ramené ensuite à Chacluy où il a été reconnu par les personnes qui l'avoient vu précédemment, & qu'y ayant eu la petite vérole, il en étoit mort & y avoit été enterré.

Il se fait actuellement dans l'Eglise des Théâtrins une quête en faveur des enfans trouvés; on apprend par l'annonce de cette quête qu'ils sont au nombre de 13,000. » La femme d'un Cordonnier de cette ville, écrit-on d'Auzance dans le diocèse de Limoges; est accouchée en marchant, & presque sans s'en appercevoir, d'un enfant mâle de la longueur de 2 pouces, bien proportionné dans tous les membres. L'agitation des bras & des jambes de ce fœtus, a prouvé, pendant 5 quarts d'heure, qu'il vivoit, & l'on a profité de ce tems pour lui administrer le baptême en présence de tous les Médecins & Chirurgiens de la ville; quand on s'est apperçu qu'il cessoit de donner des marques de vie, on l'a enterré avec solemnité.

La nuit du 10 au 11 de ce mois, est décédé ici Louis-Alcide Frotier, Chevalier de la Coste-Messelière.

Le Comte d'Hangest de Morlaix, Seigneur

d'Étrepilly & d'Airmonde, est mort à Château-Thierry - sur - Marne, dans la 55e année de son âge.

M. Hilaire Marin Rouelle, du Collège de Pharmacie de la Société des Arts de Londres, de l'Académie Electorale d'Erfort, de l'Académie Royale de Médecine de Madrid, de la Société Patriotique de Haute-Navarre, & Démonstrateur de Chymie au Jardin Royal des plantes, où il s'est montré le digne successeur du célèbre Rouelle son frere aîné, est mort le 7 de ce mois dans la 60e année de son âge.

M. Jean-François Ruffo Descomtes de la Rie, chef de la branche de la maison Ruffo, établie en Dauphiné, est mort en cette ville le 6 Mars 1779, dans la 59e. année de son âge.

Arrêt du Conseil d'Etat du Roi, du 5 Mars dernier, qui défend à toutes personnes d'exporter les métiers ainsi que les outils & instrumens servant à leur fabrication, à peine de trois mille livres d'amende contre les contrevenans, & même d'être poursuivis extraordinairement; dérogeant à cet effet Sa Majesté à tous arrêts & réglemens à ce contraires.

Autre du 7 du même mois, par lequel Sa Majesté étant informée des avantages résultans de l'établissement de la Caisse d'escompte, & que pendant les six derniers mois de l'année révolue, on avoit escompté plus de trente-trois millions de lettres-de-change, à l'intérêt de 4 p. $\frac{2}{10}$ par an, a cru devoir écouter favorablement la demande qui lui a été faite par les actionnaires & par les Administrateurs, pour qu'elle voulût bien fixer les dispositions qui avoient été jugées les plus propres à maintenir l'ordre dans l'administration de cette Caisse :

ce que Sa Majesté a fait par le présent Arrêt de son Conseil , composé de douze articles.

Autre du 18 du même mois , par lequel le Roi informé que dans le nombre des effets déposés au Mont-de-Piété établi à Paris , & qui sont dans le cas d'être vendus , faute d'avoir été retirés par les propriétaires dans le délai fixé , il se trouve beaucoup d'ouvrages d'or & d'argent , ou garnis desdites matières , dont les droits de marque & contrôle n'ont point été précédemment acquittés , a jugé qu'il étoit juste , conformément aux réglemens , & convenable aux intérêts du commerce , que ces droits fussent payés sur lesdits ouvrages ; & Sa Majesté statue en quatre articles sur le recouvrement de ces droits , par le Régisseur ou Fermier , sans préjudicier aucunement à l'établissement du Mont-de-Piété.

Lettres Patentes du Roi , qui permettent au Mont-de-Piété de faire vendre l'Argenterie ou la Vaisselle d'argent mise en nantissement. Données à Versailles le 22 Mars , & registrées en la Cour des Monnoies le 29. » L'encouragement & la protection que nous ne cesserons d'accorder à l'établissement du Mont-de-Piété , dont le succès continue de répondre à nos vues , & nous confirme de plus en plus son utilité , ne doivent pas nous faire négliger l'intérêt que nous avons de conserver à nos Hôtels des Monnoies la facilité de se procurer des matières pour alimenter leurs fabriques ; c'est un principe qui n'a jamais échappé à la sagesse des Rois nos prédécesseurs. Louis XIV , par sa Déclaration du 14 Décembre 1689 , registrée où besoin a été , a ordonné qu'en cas de vente de meubles , par autorité de Justice , toute argenterie & vaisselle d'argent , seroient portées aux Hôtels des Monnoies , pour y être converties en espè-

ces, & en être la valeur de l'argent payée sur le pied des tarifs, & cette disposition a depuis été suivie avec la plus grande exactitude : Nous ne pouvons pas nous dissimuler cependant que si on l'exécutoit à la rigueur, dans les ventes qui doivent se faire au Mont-de-Piété, ceux de nos Sujets qui ont été dans le cas d'y avoir recours, pourroient en souffrir un dommage sensible, à cause des façons considérables que comporte la vaisselle d'argent, qui tomberoient en pure perte pour eux ; de manière que ce seroit leur ôter un moyen facile de profiter de toutes les ressources que nous avons entendu leur procurer par cet établissement. Ces considérations nous déterminent à déroger en partie à la disposition de la Déclaration du 14 Décembre 1689, & de restreindre l'exécution de l'article V de nos Lettres-patentes du 9 Décembre 1777, portant établissement dudit Mont-de-Piété, par lequel il est ordonné que les effets mis en nantissement, & qui n'auroient pas été retirés à l'expiration de l'année du prêt révolue, seroient, par Ordonnance du Lieutenant-général de Police & par le ministère d'un Huissier-commissaire-priseur, vendus publiquement sur une seule exposition, au plus offrant & dernier enchérisseur. C'est ainsi qu'en cherchant à concilier ces différens intérêts, nous espérons pouvoir conserver à nos Hôtels des Monnoies un fonds de matières propres à leurs fabrications, à nos sujets un moyen de se procurer les ressources dont ils peuvent avoir besoin, & à l'Hopital général un secours que le grand nombre des pauvres dont il est surchargé lui rend absolument nécessaire. A CES CAUSES, &c.

Les numéros sortis au tirage de la Lotterie Royale de France, du 16 de ce mois, sont 12, 34, 60, 87, 8.

De BRUXELLES , le 20 Avril.

LE mystère dont l'Espagne continue à s'envelopper n'étonne pas moins les sujets de cette monarchie que les étrangers. Si l'on laisse échapper quelques plaintes & quelques défiances dans quelques endroits, on se permet dans d'autres des plaisanteries; & la gravité Espagnole ne dédaigne pas de se dérider dans cette circonstance.

» Quand les Docteurs dont cette Ville abonde, écrit-on de Salamanque, ont affoibli leur vue à force de lire, & que leurs lunettes ne font plus pour eux que l'enseigne de la science, ils raisonnent à perte de vue sur les évènements politiques. Dans le moment actuel deux partis divisent ce corps vénérable; l'un veut la paix, l'autre veut la guerre; mais comme il est également impossible à tous les deux de décider cette grande question, ils ont au moins la consolation de pouvoir la traîner en longueur, & de disputer sans rien conclure.

Quand je vois, disoit le Docteur Oxala, toutes les nations armées & prêtes à s'exterminer, & que je considère notre seul Royaume neutre & paisible au milieu de cette agitation universelle, je le compare au sage d'Horace debout au milieu des ruines de l'univers. Ses armemens de terre & de mer le rendent respectable à toute la terre, & il n'a point d'ennemis, à cause du danger connu de le devenir; lui seul conservant sa fermeté stoïque & sa froide raison, peut ramener les nations agitées au bonheur & à la paix. S'il embrassoit un parti, ce parti seroit bientôt vainqueur, & le vaincu ne lui pardonneroit jamais une décision qu'il auroit hâtée. Mais, répondoit le jeune Docteur Fogose; quel est donc l'objet de la querelle générale? N'est-ce pas de rendre à tous les pa-

villons de l'Europe leur liberté naturelle ? La reconnaissance de tous ne nous dédommagera-t-elle pas des plaintes d'un seul ? En vain notre refrain (notre proverbe) favori est, *paix avec l'Angleterre , & guerre avec tout le monde* ; il me semble , que *commerce avec tout le monde & liberté de pavillon dans toutes les mers* , est une variation honorable que nous sommes les maîtres d'adopter , & que ce proverbe vaudroit encore mieux que l'ancien. Voilà bien l'esprit du jour , s'écria alors le Docteur Oxala ; on vise aux innovations , on veut détruire les systèmes anciens qui sont bons précisément à cause de leur ancienneté , indépendamment d'autres raisons qu'il est superflu de détailler ; mais examinez mûrement les inconvéniens des nouveautés. Le Ministère actuel a introduit chez nous le goût des manufactures & du travail , & le peuple s'occupe , au lieu d'étudier ; la liberté du commerce a été accordée à tous les ports d'Espagne ; de sorte qu'il y aura bientôt moins d'Hidalgos (de nobles fainéans) dans le Royaume que de navigateurs & de matelots : enfin , quand l'esprit de la nation sera totalement changé. — Tout n'en ira que mieux , reprit vivement Fogose , je ne digère point le vaisseau Anglois de l'Assiento , qui entre vingt fois par an à Buenos-Ayres. Je supporte impatiemment cette frégate Angloise qui réside toujours dans le port de Cadix pour favoriser la contrebande de l'or : le port de Penfacola qui maîtrise le commerce du golfe du Mexique , me déplaît souverainement entre les mains de la nation avec laquelle notre proverbe dit qu'il faut être en paix. Enfin si je regarde près de nous , la majesté nationale se révolte en voyant ce que j'y vois. Vous croyez donc , répliqua Oxala , que notre union intime avec notre allié naturel remédieroit à tous ces inconvéniens ?

— Oui. — Qu'il nous mettroit à l'abri de toute crainte vis-à-vis la Grande-Bretagne? — Oui. — Que notre commerce ne seroit plus vexé par une contrebande faite à main armée en pleine paix? — Oui. — Que les Etats-Unis rendroient la Floride & Pensacola? — Oui. — Que le Roi de Maroc ne songeroit plus à troubler notre commerce dans la Méditerranée, si une fois le pavillon Anglois avoit perdu sa suprématie par-tout? Oui. — Eh bien, il faut se déclarer, si tout cela est vrai; mais cela n'est pas vrai. La nuit tombe, il faut que je sorte pour affaires pressées, je vous donnerai mes preuves demain «.

S'il faut en croire quelques avis plus sérieux, cette grande indifférence n'est qu'affectée, & le moment décisif n'est pas éloigné. » On observe depuis quelque tems, écrit-on du Pardo, en date du 22 Mars, que le Comte de Grantham, Ambassadeur d'Angleterre, paroît plus fréquemment à la Cour, & qu'il va beaucoup chez le Ministre; comme on fait d'ailleurs que notre Ambassadeur à Londres a des conférences assidues avec le Ministre Britannique, on présume qu'il résultera bientôt de cette étroite correspondance, quelque chose d'assez extraordinaire, & qui étonnera peut-être toute l'Europe «.

D'autres lettres de Cadix portent que vers le milieu du mois dernier, un courier, expédié de Madrid au commandant de la Marine, à l'issue d'un conseil de guerre, lui avoit porté l'ordre de tenir prête à mettre à la voile le 29 du même mois une escadre de 15 voiles, tant vaisseaux de ligne que frégates, pour aller exécuter une entreprise secrète. Ces vaisseaux, ajoute-t-on, seront sous les ordres de deux Amiraux. Outre les casernes de cette Ville, qui sont très-belles & garnies de trou-

pes, on a fait vuider la douane, qui est un bâtiment immense, pour en loger un grand nombre d'autres, qui arrivent journellement à Cadix : comme cette Place n'est qu'à 18 lieues de Gibraltar, on présume que ces troupes sont destinées à renforcer & à raffraichir le camp de S. Roch, qui n'est éloigné que d'une lieue de cette place Angloise.

Selon les nouvelles de Hollande, les Etats-Généraux qui se sont séparés le 2 de ce mois, ont pris avant de terminer leur assemblée, la résolution définitive d'accorder des convois respectables à tous les bâtimens appartenans à la République, & de renouveler aux Capitaines & Officiers de la Marine, l'ordre de les protéger efficacement, sans distinction de la propriété de la cargaison & de la destination, pourvu qu'ils ne renferment aucun des objets que les traités comprennent au nombre des marchandises de contrebande. » Ces dispositions, ajoutent ces lettres, auroient dû être prises il y a long-tems ; elles nous paroissent bien tardives pour obtenir de la France qu'elle veuille bien nous rendre les privilèges qu'elle nous a ôtés. Les Etats-Généraux n'ont pas consulté l'intérêt de la République en la mécontentant. Le parti que viennent de prendre les Anglois de ne plus charger sur nos navires pour Ostende, & de ne faire usage que des leurs, qu'ils feront escorter, ajoute aux pertes que nous éprouvons & que nous aurions pu éviter, & il paroît qu'il a un peu influé sur les résolutions de LL. HH. PP «.

On n'a aucun avis de nos Escadres aux Isles, écrit-on de Londres, & rien d'intéressant ne transpire de l'Amérique. On croit assez généralement que l'Espagne n'est pas éloignée de se déclarer, & l'on comprend très-bien que ce ne fera pas en notre faveur ; on compte à

l'heure qu'il est que le Sénégal est repris ; mais vraisemblablement ce bruit n'est répandu que pour soutenir le prix de la gomme qui , en effet , a peu haussé depuis la perte de nos établissemens dans cette partie du monde. On ne peut nier que nos Coriâires ne soient heureux sur mer , & qu'ils ne fassent des prises considérables ; mais nous ne nous défendons pas ici de la petite manie de les exagérer : on enfle les listes autant qu'on le peut , & on y voit fréquemment des noms de vaisseaux qui n'ont jamais été connus en France ; quelquefois on annonce des prises qu'on ne nomme pas d'abord , quelques autres que l'on nomme mal , & lorsqu'elles arrivent dans nos ports on se garde bien de rectifier les méprises , on donne le nom véritable du navire qui passe alors pour une nouvelle prise ; on compte ainsi deux fois , trois fois le même objet , cela grossit la liste , & les preneurs n'en sont pas plus riches.

» Le Parlement , écrit-on de Paris , a jugé les particuliers qui ont abusé de la facilité du Marquis de Brunoy , ils étoient au nombre de 34 ; mais comme l'Arrêt n'a point encore paru , on ne fait que très-peu de ses dispositions. D'après ce que l'on en dit , il paroît qu'aucun Officier public n'a trempé dans ces manœuvres odieuses ; le Notaire qui avoit été arrêté a été déchargé de toute accusation. Un seul homme , connu par ses places , a été flétri ; il n'a pu survivre à cet Arrêt ; & ayant su qu'il étoit blâmé , il s'est rendu chez Poitevin , est entré dans un bain , où il s'est coupé les veines ; mais le sang ne coulant pas sans doute assez vite , il s'est tiré un coup de pistolet «.

Une Lettre écrite à bord de la Frégate de guerre Hollandoise l'*Aigle* , mande-t-on d'Amsterdam , commandée par le Capitaine M. J. Servat , porte qu'ayant rencontré le 4 de ce

mois un vaisseau que l'on remarqua être Hollandois, aussi-tôt le Capitaine Servat fit forcer de voiles pour l'atteindre, en lui lâchant un coup de canon, qui obligea ledit navire d'amener. Aussi-tôt M. Servat envoya une chaloupe armée à bord du vaisseau, qui se trouva être le *Bikenhoom*, commandé par le Patron Hollandois Jacob Rynders, faisant voile de Marseille pour le Havre-de-Grace, & dont le Corsaire Anglois l'*Aventure*, de 14 pieces de canon & de 71 hommes d'équipage, aux ordres du Capitaine George Hanit, s'étoit emparé le 28 Mars. Le Capitaine Servat ayant fait passer à son bord le Lieutenant Anglois, un Pilote & 9 Matelots, qui étoient chargés de conduire leur prise à Liverpool, remit ensuite au Capitaine Rynders son Navire, & le convoya jusqu'à la hauteur du Cap de la Hogue.

On mande de Rotterdam, que Jacob Schot, Patron du Navire la *Concorde*, appartenant à un Négociant de ladite Ville, avoit rencontré dans le Canal de la Manche, à-peu-près à la hauteur de Plymouth, un Corsaire François, de 20 pièces de canon, qui lui ayant ordonné d'amener, & l'ayant retenu une heure entière, qu'il avoit passé à examiner avec la plus grande attention tous les papiers & connoissemens de son Bâtiment, après avoir reconnu qu'ils étoient en bon ordre, lui avoit finalement permis de continuer son voyage, sans lui avoir causé le moindre dommage.

Des Lettres de Constantinople, qu'on reçoit dans ce moment, portent que la paix entre la Russie & la Porte vient d'être conclue. Le 21 Mars, M. de Stachieff, Ministre plénipotentiaire de Russie, a signé, avec le plénipotentiaire Ottoman, en présence du Comte de Saint-Priest, Ambassadeur de France, que le Divan & le Ministre de Russie avoient fait inviter à cet effet,

une Convention qui fait cesser tous les motifs de la guerre, qu'on avoit crain de voir se rallumer entre les deux Puissances.

» Deux Couriers Espagnols, écrit-on de Dunquerque, se sont embarques le 14 de ce mois, à Calais, sur le paquebot ordinaire, pour passer à Londres. Ils ont dit avoir été expédiés de Madrid le même jour, & avoir reçu l'ordre de faire la plus grande diligence. On les croit porteurs de dépêches qui nous font bien augurer de l'intelligence entre la France & l'Espagne, pour le début de cette campagne. D'après leur rapport, ils ont été expédiés deux jours après l'arrivée de deux envoyés Américains à Madrid; la flotte étoit toujours à Cadix, forte de 36 vaisseaux de ligne, remplaçant ses vivres tous les 15 jours.

Une lettre de Bois-le-Roi, près d'Anets, porte les détails suivans. » Les habitans de cette Paroisse ayant été attaqués d'une épidémie, dont les ravages étoient aussi prompts que ceux de la peste, M. Galleron, Médecin à Jory, d'accord avec les Officiers des Eaux & Forêts, fit répéter sur la fin du mois dernier l'expérience par laquelle Hypocrate sauva la Grèce de la peste, il y a 2000 ans. On établit en divers endroits des monceaux de fagots, qu'on couronna de 8 fortes voitures de genièvre. On y mit le feu au moment où le soleil disparut de l'horison, où le commencement de l'élévation des vapeurs, condensant la partie de l'air qui environne la terre de plus près, la rend moins pénétrable à la flamme & à la fumée; le Village fut couvert d'une fumée plus épaisse que le brouillard le plus dense; elle portoit une forte odeur de violette, qui étoit tellement balsamique, qu'une grande partie des malades se trouva soulagée très-promptement; aucun habitant n'est mort depuis cette époque, & la Communauté, qui la veille projettoit d'abandonner ses foyers, après avoir suspendu le drapeau mortuaire au clocher de la Paroisse, bénit aujourd'hui le Ciel de sa conservation «.